

NOTRE
TACHE

par Louis MAJOR,
Secrétaire général de la Fédération
Générale du Travail de Belgique.

LES temps que nous vivons sont particulièrement difficiles. C'est une période où les problèmes qui se posent se résolvent difficilement, où il faut beaucoup de courage, de pondération et de réflexion pour leur apporter des solutions valables objectives et soucieuses de l'intérêt général. Et, précisément parce que les problèmes sont si difficiles, on ne trouve que trop facilement une échappatoire dans des formules grandiloquentes, dans des slogans et des phrases ronflantes, pour essayer de jeter de la poudre aux yeux.

PARTIR DU SOCIALISME ET DE LA DEMOCRATIE

Dans une telle période, il est de la plus haute importance pour le mouvement ouvrier et pour le mouvement socialiste, de rester eux-mêmes. Nous devons avant tout considérer l'intérêt général et les intérêts de la classe ouvrière! Nous devons toujours partir des principes fondamentaux du socialisme et de la démocratie et ne jamais oublier avec combien de peine, de misère, de sacrifices et de patience nous avons conduit la classe ouvrière là où elle se trouve à présent; avec combien de courage et d'abnégation les pionniers de notre mouvement se sont placés au service de leur idéal. Nous devons toujours avoir présent à la mémoire le sacrifice de ces vieux travailleurs qui, illettrés, ont eu la patience d'étudier, de poursuivre leur formation et de pouvoir réaliser quelque chose de positif, dans l'intérêt de leurs camarades.

LE SEUL MOYEN DE REFORMER LE MONDE

Dans cette période difficile, nous devons constamment avoir devant les yeux le fait que la seule possibilité de réformer le monde tient dans la solidarité des mouvements ouvriers libres, des travailleurs eux-mêmes qui pensent toujours au bien-être des autres et aux intérêts de tous les travailleurs, d'où qu'ils soient, quelle que soit leur langue ou leur race. Au plus chaud de la lutte, dans les difficultés qui surgissent quotidiennement, dans la nécessité de résoudre les multiples petits différends complexes que fait naître la vie moderne, il nous arrive d'oublier ce qui nous lie, en tant que travailleurs. Absorbés que nous sommes par des conflits quotidiens que l'on prétend fondamentaux, il nous arrive trop souvent de ne plus voir combien ils sont minuscules, en regard de la grande idée de fraternité et de solidarité qui unit tous les travailleurs.

LA ROUTE A SUIVRE

Dans la tâche que nous remplissons jour après jour, nous ne pouvons pas oublier un seul instant que nous sommes en train de construire une société nouvelle. Nous devons penser sans cesse que le mouvement socialiste et ouvrier est celui qui a posé le problème de la justice sociale et de l'égalité sociale. C'est ce même mouvement qui, pour la première fois, a exigé pour chacun une existence humaine et qui a lutté pour la reconnaissance des droits de l'homme. C'est d'ailleurs en partant de cette pensée que nous avons, tant été les premiers à montrer la route qu'il fallait suivre, tant sur le plan économique que dans le domaine social, pour apporter plus de bien-être.

LE GENERAL ET LE PARTICULIER

Nous ne pouvons pas oublier que nous nous trouvons à la base du suffrage universel, qui reconnaît les travailleurs comme des citoyens à part entière.

Ne soyons pas trop aveuglés pour ne pas voir que tout ce que nous avons construit jour après jour, avec tant de patience et d'énergie, court à présent, à cause de certains, le risque d'être détruit en un tournemain, au nom de belles formules ou de quelques slogans ronflants.

En dépit de toutes les difficultés qui existent pour le moment et des idées parfois contradictoires qui sont exprimées — où sont mêlés des problèmes tant économiques que sociaux et linguistiques, où même des discussions raciales prennent corps — nous devons continuer à observer les faits avec prudence. Il n'apparaît que trop souvent qu'aucune différence n'est plus faite entre l'intérêt général et le particulier, entre les problèmes nationaux et internationaux.

TOUJOURS LA VERITE

Au sein de ce désordre, nous devons essayer de partir de l'idée à laquelle nous sommes attachés; tout d'abord nous devons consacrer notre attention au grand rôle que nous avons à jouer dans la construction d'une société nouvelle et à la responsabilité que nous devons endosser. En tout cas, et surtout, nous devons dire la stricte vérité aux travailleurs, nous devons leur faire connaître les problèmes tels qu'ils se posent. Ce n'est qu'en disant la vérité, même s'il lui arrive d'être pénible à entendre, que nous pourrions rendre des comptes aux travailleurs.

Notre mouvement est redevable à la classe ouvrière et à l'ensemble de la population d'être le facteur déterminant dans la construction quotidienne et dans la lutte quotidienne en faveur de l'amélioration du sort de tous. Dans la lutte pour une société nouvelle, avec égalité de point de départ, égalité de chances et justice pour tous, nous devons TOUJOURS figurer au premier rang!

La visita de Asúa y de Llopis

Presencia socialista en Méjico

EL mes de marzo ha sido febril y prometedor para los socialistas españoles residentes en Méjico: hace ya muchos años que la primavera no se anunciaba aquí con semejantes características. Cerca de veinticinco años de emigración han proporcionado peculiares perfiles a los grupos del Partido Socialista Obrero Español y de la Unión General de Trabajadores de España que tuvieron la fortuna de poder rehacer su vida en estas benditas y generosas tierras de Méjico.

Todos pudieron formar un nuevo hogar, con sus esposas y sus hijos; algunos se olvidaron de su origen y se consideraron desligados de sus deberes políticos, pero no fueron muchos; los más se reagruparon para seguir luchando por sus ideales y por la libertad de España. Bastantes de ellos lograron conquistar una posición económica desahogada y ello no les impidió seguir militando en las filas del Partido y de la Unión, y ayudar con sus medios económicos al sostenimiento de dichas organizaciones.

Sin embargo, nuestra pérdida de la guerra por la ayuda a Franco de Hitler y Mussolini; el respeto de los vencedores después de la segunda guerra mundial a quien había enviado tropas a luchar junto a los nazis; la desaparición paulatina de los mejores valores de la emigración, la ayuda norteamericana y la consumación de la injusticia internacional con la entrada en la O.N.U. de la España de Franco habían enfriado los ánimos de los más entusiastas y habían llevado el desaliento a los menos animosos.

A pesar de todo, la emigración antifranquista seguía en pie; día tras día y año tras año, los partidos políticos y las organizaciones obreras en el exilio seguían reuniéndose y dando muestras de su actividad en actos públicos y publicaciones periódicas, gracias a la libertad que se disfruta en este Méjico generoso y único, que un día tendrá en el corazón de España el más grandioso de los monumentos de gratitud.

Quando en la primavera de 1962 se produjo la huelga minera de Asturias, se levantó un clamor unánime de solidaridad: la emigración estaba en pie y todos los brazos se levantaron

Por Juan Sapina

para ofrecer las posibilidades de su ayuda y de su aliento. Los más escépticos se sonrojaron y no hubo nadie que se creyera con derecho a permanecer indiferente ante el renacimiento de España.

Y lo bueno es que la emigración, reagrupada en su deber y en su entusiasmo, conversó en Munich con los españoles de den-

tro; y los de dentro y los de fuera se conocieron y se reconocieron. Y unos y otros se convencieron de las patrañas ideadas por el odio de quienes pretenden poner su victoria por encima de la verdad y de los intereses de la patria. Los que salieron del interior comprendieron los lógicos deseos de los emigrados de regresar a una España libre y democrática; y los emigrados proclamaron su anhelo de respetar y acatar la voluntad nacional cuando ésta pudiera expresarse libremente y con garantías. Y las noticias de ese contacto y de esa simpatía llegaron a Méjico e invadieron de esperanza los corazones españoles que siguen latiendo ante la perspectiva de una

(Pasa a la segunda pag.)

Impostura

Un monumento político

EN Madrid, con solemnidad de gran aniversario, se ha celebrado la bendición inaugural del —lo decimos con palabras del diario "ABC"— «nuevo templo parroquial del Santísimo Cristo de la Victoria, que, así como la parroquia, han sido erigidos para conmemorar la liberación de Madrid por las tropas nacionales el 28 de marzo de 1939». Ocupó el puesto de honor junto al altar, la esposa del Caudillo, la cual entró en el templo bajo paño.

Por si el caso no estaba bastante claro, «durante la ceremonia, el patriarca pronunció una exhortación pastoral, en la que glosó la significación del acto que se celebraba, y evocó cómo nació en él la idea de erigir esta nueva parroquia bajo la advocación del Cristo de la Victoria».

Nació en él esa idea residiendo en Vigo durante la guerra y tomando en sus manos una imagen del que llaman Cristo de la Victoria, bien distinto, según se echa de ver, del otro Cristo; del de la sublime derrota del Calvario. El patriarca, es decir, el obispo de Madrid-Alcalá, don Leopoldo Eijo y Garay, incorporó entonces la imagen a las huestes levantadas en armas y, como continúa diciendo el periódico citado, «la imagen del Cristo de la Victoria siguió a las tropas nacionales en su avance hacia Madrid hasta la liberación de la capital en la fecha que hoy se conmemora».

No puede estar más claro que se trata de un templo erigido en honor del bando vencedor en una lucha que el pueblo español resistió durante casi tres años, que hizo más de un millón de muertos y más de medio millón de exiliados; que deshizo una infinidad de hogares y que enlutó muchos más. Lucha por la ocupación de un poder desde el que los poderosos de las armas, del impuesto y del fraude, dándole participación a la Iglesia, han impuesto al pueblo una servidumbre de miseria y de dolor. Pero hubiera tenido la lucha cualquier otro carácter, y siempre sería monstruoso el hecho de que la Iglesia levantara templos al vencedor, sobre la sangre de unos vencidos que —sobre todo ya muertos— habrían de hacer figuras de hermanos en la sensibilidad de una conciencia verdaderamente cristiana.

Lucha interna entre hombres de un mismo país, en la cual la Iglesia, en vez de interponer con el crucifijo en alto, se apresuró a tomar partido con aquel ardor que el patriarca-obispo ha recordado en expresivo arrobamiento, todavía en esta ocasión en que el Sumo Pontífice, en exhortaciones, en discursos y en encíclicas, se afana dignamente por condenar el recurso a la violencia y por alabar todo lo que pueda hacer la paz entre los hombres de toda condición.

En tales circunstancias, lo que se ha bendecido inauguralmente en el luctuoso aniversario no es una ofrenda a la divinidad, sino, evidentemente, un monumento político levantado en honor del Caudillo y de sus generales sublevados. Si un día ese monumento político es tratado como tal, como una afrenta para el pueblo español, este pueblo, una vez más, será calumniado y acusado de profanador e intolerante. Decir que ese edificio es templo consagrado a Cristo, es una impostura cuyo autor no es solamente patriarca-obispo de Madrid-Alcalá, sino, más aún, miembro del Consejo Superior de la Falange. Bien quisiéramos limitar en él la responsabilidad, pero ¿acaso lo desautoriza la Iglesia?

Está visto que por muy buena voluntad que se ponga en respetar a la Iglesia española, es ella la que se empeña en no dejarse respetar, obstinándose imprudentemente —¡todavía!— en proclamar su solidaridad con el bando de los "vencedores" y precediendo a éstos en su ya emporcado cortejo, para levantar un monumento, no expiatorio sino laudatorio, en el término del inmenso reguero de sangre que dejó tras de sí aquella contienda criminal.

¿Cómo matando al hombre podría satisfacerse a Dios,
que ha dicho al hombre «No matarás»?

Quando la sangre del hombre corre sobre la tierra
como una ofrenda a Dios, los demonios acuden a beberla
y se meten en quien la ha vertido.

LAMENNAIS

Los militares
españoles
no descansan
Más Consejos de guerra

El 30 de marzo se han celebrado en Madrid dos nuevos Consejos de guerra por "rebelión militar". En el primero, comparecieron seis acusados de actividades comunistas, entre ellos Pedro Ardiaci Martín, de cincuenta y tres años de edad, miembro directivo del Partido Socialista Unificado de Cataluña, condenado a veintitrés años de prisión; Antonio Gutiérrez Díaz, médico, de Barcelona, y tres encartados más, a seis años de prisión. Otro fue absuelto.

En el segundo comparecieron cuatro hombres y una mujer, acusados también de actividades comunistas, esta vez en Madrid. Los hombres fueron condenados a doce años de prisión, y la mujer a cuatro años.

Las sentencias las tendrá que confirmar el capitán general de la Primera región militar.

Presencia socialista en Méjico

(Viene de la primera pag.)
democracia liberal para su país.

Y en tal momento, llegaron a Méjico los dos hombres más representativos que nos quedan en la emigración republicana española: el ilustre penalista Luis Jiménez de Asúa, presidente de las Cortes en funciones de presidente de la República en el exilio, con residencia en Buenos Aires, y el brillante pedagogo Rodolfo Llopis, secretario general del Partido Socialista Obrero Español y presidente de la Unión general de Trabajadores de España en el exilio, cuyas directivas tienen su sede en Toulouse, Francia.

La llegada de ambos fue como la chispa que prendió en la ilusión de los que ya habían sacudido su desesperanza. Las opiniones dispersas se agruparon; las diferencias personales enmudecieron; las mesas redondas para los jóvenes socialistas reavivaron su intensidad y brillantez, y los ilustres visitantes tuvieron ocasión de palpar cuál es la realidad socialista del exilio en Méjico. Y el fervor del éxito culminó en una de ellas, cuando un joven planteó el problema de la libertad de enseñanza y Rodolfo Llopis dio una breve y emocionada lección sobre el tema, y defendió el derecho del niño a ser respetado en su libertad de conocer, de saber y de elegir el camino por donde lo lleve su conciencia, que no debe ser mancillada en nombre de ningún sectarismo. Jiménez de Asúa cerró brillantemente el acto después de señalar los peligros que significa la libertad de enseñanza en la Universidad cuando es interpretada y dirigida por la reacción de derecha o de izquierda.

Luis Jiménez de Asúa, nacido en 1889, fue catedrático de Derecho Penal en la Universidad Central (Madrid) y presidente de la Comisión redactora de la Constitución en las Cortes Constituyentes de la República (1931); durante la guerra civil, representó a España en Checoslovaquia, y desde 1940, es catedrático de Derecho Penal en Buenos Aires. Ha venido a Méjico invitado por la Universidad Nacional Autónoma para dar un curso de conferencias sobre Derecho Penal; pero al enterarse de su llegada, otras Universidades y diversos centros han aprovechado su presencia para escuchar su palabra: Chihuahua, San Luis, Torreón, Puebla, Jalapa, Oaxaca y Campeche han podido oír al maestro.

En el terreno político, aparte sus conversaciones con las autoridades mejicanas y con las representaciones de la emigración, Asúa ha informado ante la Minoría parlamentaria socialista, ha dialogado con los grupos del Partido y de la Unión, incluidas las Juventudes y el Grupo Femenino, y ha dado un acto público a toda la emigración republicana. En este acto, que se celebró en el Centro Republicano Español de Méjico, con la sala atestada de público, Asúa explicó su presencia al frente de la representación de la República Española en el destierro. Como Julián Besteiro, presidente de las Cortes Constituyentes en 1931, cuando no había jefe del Estado, asumió esta función para resolver la crisis provocada por la dimisión del presidente del Gobierno Provisional señor Alcalá Zamora, así Jiménez de Asúa, al morir el señor Martínez Barrio, jefe del Estado Republicano en el exilio, ha asumido esta función como presidente de las Cortes con el exclusivo fin de resolver la crisis planteada y designar la persona que pueda formar y presidir un Gobierno. Y después de esta explicación, señaló el deber que tendremos todos en el momento oportuno de ir a luchar por la liberación de España, con un Muñoz Grandes o con cualquiera otro general. Una bella evocación de la bandera y el himno nacional republicanos sirvió al orador para en-

cender el entusiasmo de la concurrencia y cerrar el acto entre grandes aplausos.

Rodolfo Llopis Ferrándiz nació en 1895. Fue profesor de Escuela Normal, diputado en las Constituyentes, director general de Primera Enseñanza (1931) y subsecretario de la Presidencia del Consejo (1937). En el exilio, ha sido jefe del Gobierno (1947) y es secretario de la Comisión Ejecutiva del Partido Socialista y presidente de la Unión General de Trabajadores. Al terminar la guerra civil española, mientras la emigración se dispersaba por el mundo en busca de nuevo hogar para rehacer sus vidas, Llopis se quedaba en Francia, cerca de los Pirineos, para dedicarse a mantener en pie al Partido Socialista en el exilio; sacrificó las posibilidades de su profesión de educador y pedagogo ilustre, renunció a las posibilidades de una posición económica desahogada o brillante para servir a su Partido; y sabía que ello significaba una vida de estrechez para él y para su familia, y un camino salpicado por los abrojos de la ingratitud, de la crítica y hasta de la calumnia!

Pero Llopis se ha mantenido en pie en todo instante, en su sitio, sin intransigencias, pero también sin concesiones. De su mano, el Partido ha entrado en contacto con los grupos del interior que combaten al franquismo. Las noticias de estos contactos produjeron en Méjico la natural inquietud, a falta de noticias concretas; y al tenerse noticia de la llegada de Jiménez Asúa, la Minoría parlamentaria socialista requirió al compañero Rodolfo Llopis para que hiciera un viaje a Méjico por cuenta de los compañeros de acá y coincidiera aquí con aquél. Autorizado por las Ejecutivas, Llopis emprendió el viaje. Y al despedirlo, tras veintiocho días de estancia fecunda, los socialistas españoles nos hemos felicitado por el espléndido resultado de su visita.

Llopis ha hablado con las Directivas del Partido y de la Unión en Méjico, con los representantes de la ORIT, con las Juventudes, con el Grupo Femenino; ha informado ante la Minoría parlamentaria y ante los Plenos de la Agrupación Socialista y de la Unión General de Trabajadores; y ha dado un acto público. Su palabra ha sido siempre muy precisa, y siempre muy claro ha sido su concepto. Pero lo más interesante y fecundo de su presencia ha sido su contribución a la paz interior, que ya se había iniciado antes de su llegada, y la explicación satisfactoria de la actitud y conducta de las Ejecutivas del Partido y de la Unión con motivo de lo ocurrido en Munich y después de Munich.

El secretario general del Partido Socialista nos ha recordado en sus brillantes informes que los contactos de Munich y los posteriores con las fuerzas antifranquistas del interior se deben al cumplimiento de los acuerdos de los últimos Congresos del Partido; que toda su actuación se ha desarrollado dentro de las normas acordadas; y que nuestro compromiso de cooperar a la solución pacífica del problema de España está condicionado por la integración de un Gobierno sin signo institucional que ofrezca las suficientes garantías para que la voluntad nacional pueda expresarse libremente. Una vez expresada la voluntad nacional, todos nos comprometemos a acatarla. Si se presentan situaciones imprevistas ajenas a nuestra voluntad, decidiremos nuestra actitud en el momento preciso y ante la realidad de dichas situaciones.

Ante tal posición, los socialistas de Méjico no han regateado la aprobación ni el aplauso. Desde Jiménez de Asúa hasta el último de los afilados presentes, todos han expresado su aprobación y su esperanza ante la actitud de Llopis y de las Ejecutivas, estimada por todos la más

inteligente, oportuna y eficaz en estos instantes.

Tras la marcha de estos ilustres compañeros, Méjico ha quedado en silencio; pero en un silencio de reflexión, de responsabilidad y de esperanza. La España dictatorial de Franco está agotada, sin posibilidades de renovación por sí misma. Tiene enfrente a las juventudes, que ansian una España con libertad y justicia social, y no han podido capacitarse para gobernar porque han estado sometidas al yugo de los falangistas y militares; tiene enfrente a la Europa liberal, que no parece dispuesta a facilitarle la entrada en el Mercado Común; tiene enfrente a la pérdida del interés norteamericano por las bases terrestres en Europa; tiene enfrente a la senilidad del Caudillo, que ya es impotente para contener las discusiones de los grupos en que se apoya; tiene enfrente al ritmo de progreso del mundo moderno, incompatible con la mentalidad caduca de un régimen tarado por todos los prejuicios de su propia génesis y estructura.

España va a iniciar su renacimiento. Se acerca la hora del alba. Dispongámonos todos a trabajar por una España democrática y a convivir. Y a la cabeza de todos, el Partido Socialista y la Unión General de Trabajadores. Que nadie piense en venganzas ni en prebendas, sino en transigencias y en sacrificios. Es indispensable caminar hacia el socialismo por el camino de la paz, de la democracia y de la libertad. ¡Que los ecos de las palabras de Llopis y de Asúa nos acompañen hasta el momento de nuestro regreso a España!

Juan SAPIÑA

Les Africains se veulent maîtres de leur continent

par André BIDEZ.

LES Africains veulent être les seuls maîtres de leur continent. Qu'ils aient des problèmes délicats à résoudre entre eux, cela ne fait aucun doute. Témoin l'actuelle querelle des Somalis au Kenya. Mais la palabre entre soi aboutira plus vite à une solution. L'immixtion d'étrangers accentue les divergences. L'Afrique libérée pourra mieux s'entendre avec les partenaires choisis par elle à l'extérieur. D'où une communion générale dans la lutte contre les dernières présences colonialistes.

Cet effort de délivrance doit se poursuivre jusqu'à la victoire. Les Africains peuvent, en l'occurrence, compter sur l'appui de tous les anciens pays colonisés. La conférence de Moshé en a fourni récemment une preuve. Les Asiens ne furent pas les moins ardents à prêcher l'action libératrice. A l'O.N.U., l'alliance s'affirme en maintes occasions.

Les déclarations des leaders africains vont se multipliant. Dans toutes se retrouvent la même fermeté de ton. Faut-il citer un exemple? Le 8 mars dernier, en République centrafricaine, à l'ouverture de la session parlementaire, le président David Dacko attaqua fouguessement les gouvernants de l'Afrique du Sud. Cette offensive justifiée rappelait une prise de position déjà connue. M. David Dacko réprouva le régime dit de l'Apartheid, confirma la solidarité africaine.

« Nous apporterons, au moment voulu, notre modeste contribution à nos frères "nègres d'Afrique du Sud" pour

combattre les chrétiens d'origine européenne qui persistent à les réduire à l'état de bêtes de somme... Nous devons aider par tous les moyens les dernières régions dépendantes à se libérer du joug colonial. Nous n'hésiterons pas à ébranler et désarmer avec brutalité, mais sans effusion de sang, les derniers colonialistes qui s'obstinent à entretenir chez nous des séquelles de l'ancien régime, au lieu de s'efforcer de coopérer avec les dirigeants africains. »

Le président Dacko exprimait ainsi les vues du groupe de Monrovia. L'avertissement a-t-il chance d'être entendu? C'est, hélas! très douteux.

Aux Nations Unies, le Comité de décolonisation s'emploie à obtenir de bon gré les mesures exigées par les nouveaux temps. Les vieilles tutelles implantées par la force ne survivront désormais que dans un renforcement des dispositions policières. La violence militaire suscitera les attentats sans venir à bout de l'esprit d'indépendance. Sud-Africains et Portugais sont voués à l'échec.

A Onagadougou, l'Union africaine et malgache vient de les en prévenir une fois de plus de façon solennelle. Le communiqué publié par l'U.A.M. précise la résolution de celle-ci de supprimer les « fortresses coloniales » survivantes. Des actes ont au surplus précédé un texte qui répète des motions antérieures. En plusieurs rencontres internationales, les Africains imposèrent l'éviction des Portugais. Mais Salazar s'entêta comme un homme d'autre âge.

Devant quelques obstinations forcenées, une douloureuse certitude apparaît aujourd'hui. Certaines régions d'Afrique connaîtront malheureusement de dures épreuves. Les séquelles coloniales y entretiendront des malaises susceptibles de provoquer des tragédies et ce sera, en définitive, la rupture irrémédiable dans la haine. Aussi, quand une coopération s'avère possible, convient-il de ne pas la compromettre. Aux pouvoirs publics français de ne pas l'oublier. Faire exploser une bombe au Sahara, c'est défier à la fois les Africains et le bon sens.

En quelques lignes

♦ CARACAS. — Un attentat (le troisième en un mois) a été commis au Venezuela contre le pipeline de l'American Creole Petroleum reliant le gisement de Maracaibo à la raffinerie d'Amuay. Une charge de dynamite a ébranlé la conduite, mettant le feu au pétrole.

♦ WASHINGTON. — Le gouvernement américain a démenti que les Etats-Unis aient fermé leurs portes aux réfugiés cubains. « C'est une pure absurdité », a déclaré un porte-parole du département d'Etat. « Sur des milliers de Cubains qui ont demandé refuge dans ce pays, quatre ou cinq seulement n'ont pas été autorisés à y entrer. »

♦ BUENOS AIRES. — On estime que le nombre de civils et de militaires arrêtés à la suite du coup d'Etat manqué en Argentine doit s'élever à plusieurs centaines. Les civils seront jugés en vertu de la loi sur la sécurité de l'Etat. Pour ce qui est des militaires, un grand nombre d'officiers de la marine se sont constitués prisonniers.

♦ LAUSANNE. — Du 15 au 21 avril, des parlementaires de 40 pays de l'Est et de l'Ouest vont se réunir à Lausanne pour approuver une résolution accordant l'immunité diplomatique aux astronautes en cas d'atterrissage forcé.

♦ MANAGUA (Nicaragua). — M. Carlos Arroyo Buitrago, président du Parti libéral indépendant, a été blessé dimanche à coups de feu par trois inconnus.

Crónica de Marruecos Velada a beneficio de los damnificados del Gharb

MARRUECOS ha sufrido recientemente grandes inundaciones. La región del Gharb, en pleno centro del país, ha sido una de las más afectadas, sufriendo gravísimos daños materiales sus habitantes, que han perdido sus casas y sus cosechas. Para acudir en ayuda de éstos, practicando el auténtico sentido de solidaridad humana, el Centro de Estudios y de Cultura Europea, organizó en Casablanca una velada teatral y artística. La sala de nuestro Centro estaba completamente llena. El beneficio alcanzado, 25.000 francos, ha sido entregado por nuestro secretario general, en el Gobierno Civil de Casablanca, para engrosar las listas de suscripción abiertas por el Gobierno marroquí.

En primer lugar, el cuadro artístico "Tomás Meabe" puso en escena la divertida comedia de Ramos Carrión "El bigote rubio". La interpretación fue acertadísima, destacándose la formidable actuación de la señorita Dolores Soriano, que interpretó magistralmente la "Generala" con una desenvoltura y naturalidad dignas de todo elogio. Ya dijimos en nuestra primera crónica que Dolores Soriano tenía madera

de artista, y en su segunda actuación nos lo ha demostrado. También se ha superado enormemente Amparito Diez, que hizo una "Coronela" impecable y bien caracterizada. Y no digamos el director del Cuadro, Angel Villar, que con su natural desenvoltura y dominio, dio a su papel de profesor de idiomas el acento humorístico que convenía a las circunstancias. En sus fugaces y rápidas entradas en escena, como asistente del general, nuestro artista cómico, Alonso Barranco, cosechó aplausos a granel, a pesar de su destartado acento andaluz. José Llorca, pudo con su papel difícil de viejo y bigotudo coronel seductor.

En la segunda parte, continuó el programa con "Los demonios en el cuerpo", de Echegaray, en la cual mostró de nuevo su capacidad y sus cualidades remarquables de artista Antonio Feito, secundado muy bien por Idefonso Ojaos, en su papel de doctor, grave y serio, especialista en enfermedades del sistema nervioso. En el antipático papel de señorita mística, predispuesta para el claustro, Amparito Diez, lo hizo con desenvoltura, renunciando, naturalmente a su primitiva idea, ante la tenacidad de su pretendiente, José Llorca, que completó con su lucida representación. El público rió y aplaudió repetidas veces las escenas desenvueltas y bien caracterizadas de los actores.

Y como final de fiesta, el artista español Antonio Sevilla, acompañado a la guitarra por Durán, deleitó a la concurrencia con su magnífico repertorio de canciones españolas y mejicanas, que merecieron el unánime aplauso del numeroso público que llenaba la sala.

J. MARTINEZ DE VELASCO

Comité de Redacción
de LE SOCIALISTE :

Jean PAUL : BONCOUR
Suzanne LACORE
Eugène MONTEL
Georges GUILLE
Gérard JAQUET
Joseph BEGARBA

Administrateur :
Roger SOUTHON

El Laborismo y España

PRECISAMENTE el mismo día que he recibido mi ejemplar de LE SOCIALISTE recibí un ejemplar de "Voice of the Basques", que los amigos de la Delegación vasca en ésta han tenido la bondad de enviarme. En él vienen impresas las cartas que don Manuel Irujo y otras personalidades dirigieron al director del "Catholic Herald", de Londres, en la ocasión de que este semanario publicase tres artículos de la pluma de su redactor mister Hugh Kay, acerca de la situación actual en España y en los que mister Kay hacía, claro está, un panegírico del régimen franquista: del "nuevo" y "liberalizante" régimen de Franco, quien, por las señas, ha cambiado de parecer en todos los sentidos, siendo ahora el campeón indiscutible y único de la democracia, sino de la democracia a secas, sino de la democracia social.

Menciono que recibí mi ejemplar de LE SOCIALISTE. Se trata del número del jueves pasado, día 28 de marzo. En su primera plana viene un editorial, muy sabroso e interesante, bajo el título de "Publicidad ridícula". Su autor, el del editorial, pone el dedo en la llaga cuando afirma, con razón, que la publicidad de referencia no es otra cosa que «... publicaciones dictadas y pagadas por los correspondientes servicios diplomáticos o consulares». Es verdad; y esto ocurre también aquí, en Inglaterra. Pero aquí, como en todas las partes del mundo, no sólo estamos sobre aviso, sino que nuestros compañeros en la Internacional Socialista, el Partido Laborista, no deja escapar cualquier ocasión que se presente para poner los puntos sobre las íes, poniendo al franquismo y a sus agencias de propaganda en la píscota correspondiente. Por ello, quiero poner en conocimiento de los lectores de nuestro semanario —del semanario que publican nuestros compañeros franceses mientras que "El Socialista", el órgano del P.S.O.E. continúa suspendido, sin duda por aquello de la famosa "liberalización"—, quiero dar a conocer, repito, a los lectores de LE SOCIALISTE residentes en otros países extranjeros que, según el correspondiente político de "The Sunday Times", mister James Margach (edición de 24-III-63), nuestro compañero Harold Wilson, líder del Partido Laborista, en unas declaraciones ante la Sección de Liverpool del Partido se refirió, entre otras cosas, «... al aumento del número de profesionales de relaciones públicas en el campo de las actividades gubernamentales». Declaró Wilson que ciertos grupos, bien remunerados ejercen su labor dentro del Parlamento y directamente presionan a los ministros en nombre de los intereses extranjeros. Wilson continuó diciendo que «... Ha habido más

Acotaciones al margen

Notas británicas y españolas

de una ocasión cuando los empleados en las tareas de relaciones públicas, incluyendo las de España y Portugal, sin olvidar los de la Unión Minera, han tenido más influencia sobre los ministros y sobre los diputados miembros de la mayoría gubernamental que los debates que hayamos podido tener en la Cámara de los Comunes".

Al día siguiente de leer esto en "The Sunday Times" hablé por teléfono con el secretario del Departamento Internacional del Labour Party, compañero David Enals. Le pedí que me facilitase un ejemplar del discurso de Wilson, en el supuesto de que el discurso hubiese sido impreso para los periódicos con antelación a que Wilson hablase, como se acostumbra a hacer; pero Enals me dijo que en este caso no lo habían hecho y, después de charlar un rato sobre el asunto, me dijo: «Ya sabes que tenemos a la dirección del Partido al corriente de cuanto ocurre y se trata de una advertencia más para que los servicios de propaganda franquista sepan a qué atenerse.»

Según los entendidos en la materia, los laboristas, a no ser que se diese un milagro, ganarán las elecciones generales que se avecinan. Y con mayoría aplastante. Se habla de una mayoría sobre los demás partidos políticos de 250 diputados, o sea que los conservadores y liberales quedarían barridos casi por completo (para los comunistas no hace falta escoba: imposible barrer lo que ahora es cero).

Pues bien: nadie cree que el régimen franquista entre en el Mercado Común. Esto acarrearía males a España, pues una vez que se pierdan los mercados de Alemania, Holanda y Bélgica para nuestros agrios, frutas, legumbres y hortalizas, constituirá una tarea de gigantes recuperarlos, puesto que es una de las leyes inmutables del mundo del comercio que el cliente que se pierde raramente vuelve a comprar. De toda esta desdicha —la de que unos señores, repudiados no sólo por la gran mayoría del pueblo español, sino también por Europa, se aferran al Poder que conquistaron a sangre y fuego sin importarle un comino que España se hunda más aún en la miseria—, se saca la consecuencia de que, para su comercio de exportación, el régimen franquista dependerá, más que nunca, de su mercado más importante y tradicional: Gran Bretaña.

No creo que el Partido Laborista, dueño del Poder, tenga gran interés en incrementar las compras en España, puesto que

además se da la circunstancia tan peregrina que, desde que Franco desgrana a España, Gran Bretaña ha bajado varios puestros en el escalafón de proveedores de materias primas y manufacturadas a España.

No entra pues aquí solamente una cuestión de sentimientos y solidaridad con sus compañeros del Partido Socialista Obrero Es-

Por Roderick Seville

pañol y el pueblo español en general por parte de los futuros gobernantes del Reino Unido, no; el mercado mundial, como demostró Marx científicamente, rige los destinos de los pueblos, y Wilson, economista por excelencia, ducho en estos trotes, sabe dónde le aprieta el zapato y dónde radican los juanetes en los pies de los demás.

El señor Ullastres es muy aficionado a referirse a temas y asuntos británicos en sus peroratas. Le brindo una idea "genial": la próxima vez, cuando desee hacer gala de su erudición sobre temas británicos, podría mencionar en su discurso, cuando el Gobierno de Chamberlain entró en crisis, un diputado conservador increpó a mister Chamberlain, diciéndole: «In the name of God, go!» Si; eso podría decir el señor Ullastres al Caudillo ahora que la situación en España es tan catastrófica como lo era en Gran Bretaña bajo Chamberlain: «Caudillo: en el nombre de Dios, ¡váyase!»

Opinión experta

Cuando redacto estas líneas Harold Wilson se encuentra en Estados Unidos sosteniendo unas conversaciones con las autoridades norteamericanas. Aunque un poco por los pelos, viene a cuento que me refiera a un libro, interesante en extremo, que vio la luz hace unos meses en los Estados Unidos, editado por la Junta de Relaciones Extranjeras (Council for Foreign Relations), con el título de "España y la defensa del Occidente". Quería yo haber tratado en nuestro semanario de los diversos temas que el libro abarca; pero por falta de material de tiempo lo he ido dejando de un día para otro. En todo caso —y sin perjuicio de volver sobre él otra vez— diré que el autor es mister Arthur P. Whitaker, profesor de Historia Latinoamericana en la Universidad de Pensilvania, quien ha trabajado en el Departamento de Estado de Estados Unidos, ha

visitado nuestro país numerosas veces a partir de 1924, y que se mueve en los círculos muy allegados al presidente Kennedy.

Lo que quiero sacar a relucir es la opinión que este experto en asuntos españoles tiene acerca del franquismo —de algunas de sus actividades—, de los comunistas españoles y de nuestro Partido. Dejo a nuestros compañeros que saquen las consecuencias pertinentes. He aquí lo que opina mister Whitaker:

«Una de las grandes incógnitas en la situación política de España es la fuerza actual de los socialistas. Muchos observadores bien informados creen que los socialistas constituyen, si no el partido más importante, cuando menos uno de los grupos más potentes, siendo el otro los demócratas cristianos. Estos mismos observadores estiman que, de establecerse un Gobierno democrático en España, estos dos grupos podrían dominarlo, si bien cada uno por separado no podrían hacerlo.»

«Mientras que la aserción de que el socialismo español ha sido seriamente debilitado —manifiesta mister Whitaker al analizar lo que pueda o no haberle sucedido al Partido— es por consiguiente plausible; sin embargo, ha sido dada evidencia, al contrario, de un carácter muy impresivo — inconscientemente, claro está — por el régimen franquista, puesto que durante los recientes años pasados, especialmente en 1958 y 1959, su campaña contra la oposición ha sido dirigida principalmente contra los socialistas. Sin temor a equivocación puede asumirse que Franco sigue el buen plan estratégico de atacar al enemigo donde él cree que es más fuerte; y todos los observadores coinciden en que los servicios de la policía secreta (franquista) le tienen bien informado acerca de cuanto sucede tanto en el subsuelo como en la superficie (política) de España. Su preocupación especial con los socialistas ha originado que éstos sean las víctimas principales de sus redadas de presos políticos, incluyendo la sensacional de noviembre de 1958 y la más reducida, pero también substancial, de mayo de 1959. De otra parte es significativo que sólo contra los socialistas Franco ha publicado un libro: "¿Qué sucede en España?" El problema del socialismo español.»

Al tratar del tema del "comunismo" mister Whitaker mantiene que «De vez en cuando, comunistas son detenidos y el régimen pretende que los comunistas, constituyen el objetivo principal de su campaña antisubversiva. Sin embargo, esta pretensión del régimen es considerada con escepticismo por muchos observadores extranjeros e igualmente por la mayoría de los españoles. Sirva un ejemplo no muy lejano: Cuando los comunistas preparaban una huelga de un día de duración que debería de declararse el 13 de junio de 1959, como protesta contra la dictadura franquista, se les permitió tanta libertad de acción por parte de las autoridades que, según un suelto en "The New York Times" de esa misma fecha, "observadores calificados" residentes en Madrid «sospechaban que había complicidad oficial formando parte de una política deliberada del régimen». «¿Cuál es esa política? —pregunta mister Whitaker—: sencillamente la de dar credulidad a la idea de que existe una amenaza comunista en España, que el régimen explota ventajosamente.»

«Finalmente, y hasta el momento presente, el resultado principal de las actividades comunistas en España ha sido el de fortalecer el régimen de Franco, tanto en España misma como en el extranjero. Sin amenazar la seguridad del régimen, los comunistas han servido como recuerdo de los aspectos peores de la guerra civil y, de aquí, en favor de una resignación continua con un régimen cuya consigna es la de "paz y orden".»

La revolución social

"Flavus", seudónimo de John Freeman, redactor en jefe de la prestigiosa revista socialista "New Statesman", nos informa en su "Diario" que cuando Harold Wilson habló la semana pasada acerca de las nuevas propuestas laboristas —que se darán a la publicidad en plazo breve— relacionada con la seguridad social, que estas propuestas incluso superarán a las que formulase lord Beveridge —recentemente fallecido, por cierto—, que sirvieron como base programática para el sistema vigente —quizás el más avanzado del mundo— de seguridad social en Gran Bretaña y que legisló el Gobierno laborista de Clemente Attlee después de la segunda guerra mundial.

Se habla de una extensa expansión de los servicios de auxilio social actuales. Ahora, con ciertas limitaciones, todos cuantos residen en Inglaterra, mejor dicho, en el Reino Unido, tienen derecho a percibir beneficios, desde la cuna a la tumba, como se dice aquí; pero aparentemente el nuevo plan laborista mejorará cuantiosamente la escala de esos beneficios, al mismo tiempo creando otros, que hará, en efecto, que desde la cuna hasta el morir todos cuantos residimos en Gran Bretaña vivamos libres de las preocupaciones que origina la miseria, sea ésta creada por carencia de empleo, por enfermedad, por imposibilidad física, por la vejez, etc., etc.

Pasando a otro aspecto de los proyectos laboristas, desde mi punto de vista de más envidia socialista que el anterior, puesto que sin poseer los medios de producción y cambio, y en general la riqueza del país, es difícilísimo implantar un régimen de seguridad social tan ambicioso como el apuntado. Recogeré lo que bajo el título de "Trust Estatal" señaló en su diario de la noche "Evening Standard" el redactor de finanzas del periódico, el pasado día 14 de marzo, a saber: Que el laborismo tiene unos planes secretos relacionados con la nacionalización "por la puerta trasera", si gana las elecciones generales. El público —nos decía "Evening Standard"— será invitado a subscribir acciones, y con los fondos —que se espera sean de gran cuantía— se adquirirán en la Bolsa grandes "paquetes" de acciones de todas las empresas industriales; los votos que emanen de estas acciones serían utilizados para ejercer una determinada influencia en las asambleas de accionistas y en los Consejos de dirección de las empresas en cuestión.

Al día siguiente un portavoz del Partido laborista —según el mismo diario— confirmó que, en efecto, «... era una de las ideas sobre asuntos monetarios que estaban considerando».

Dejo esta pregunta, para que se la contesten, a los lectores de LE SOCIALISTE: ¿Es el Partido Laborista británico un partido reformista?

Londres.

De Montecarlo a Marbella

Los negocios son los negocios

LA Costa del Sol no sólo ha estimulado el turismo, sino también los grandes negocios. Como artifices principales de éstos, aparte destacadadas personalidades del régimen, figuran ex dictadores de América latina y sus cohortes, no pocos nazis alemanes que han establecido en aquellos magníficos lugares sus cuarteles generales. Esta afluencia de afortunados aprovechados han realizado muy lucrativas inversiones en la compra-venta de terrenos y con la construcción de suntuosos palacios, de lujosos hoteles, de grandes edificios con apartamentos en copropiedad, etc. Ello ha transformado la otrora apacible ciudad de Marbella en posible rival de Montecarlo.

El juego se viene practicando ya, más o menos solapadamente, por los recién instalados moradores afortunados. Sumas importantes de dinero han cambiado de manos, sobre el tapete verde, contando con la condescendencia estipendiada de autoridades y agentes policíacos. Pero alguien, con enorme experiencia en el asunto y con esclarecida visión, se ha dado cuenta de que esa forma de practicar el juego no es la que conviene a gentes tan acaudaladas ni a lugar tan apropiado. A Marbella lo que le hace falta es un casino, un gran casino, del juego. He aquí la genial idea del no menos genial millonario griego Onassis.

Como Francia no cesa de crear dificultades

al Principado de Mónaco, con lo que la concurrencia al famoso Casino de Montecarlo se ha resentido estos últimos tiempos, pensó Onassis que se podrían dirigir hacia Marbella los "grandes nombres" y las bien repletas carteras. Ya ha hecho cuantiosas inversiones para "crear ambiente".

La única dificultad con que ha tropezado consiste en que el juego está prohibido en España. Mas para un cerebro como el de Onassis, es insalvable. Además, conoce bien a las autoridades franquistas y sabe lo sensibles que son éstas a los cheques bancarios. Así, ha encontrado la solución en la construcción de un yate-casino de lujo, que anclará en el mar a prudencial distancia de la costa. Como a pesar de sus talentos, quizá no haya previsto Onassis lo de "con la iglesia hemos topado", pues ésta no descuida las buenas costumbres en las playas y en los lugares de recreo, le proponemos mande hacer una capilla en el yate-casino, con capacidad suficiente para poder recibir en su inauguración, bajo palio, a Su Excelencia providencial. Haciéndolo así, auguramos a Onassis el mayor éxito en su nueva empresa.

¡Hagan juego, señores! Los negocios, son los negocios.

A.

Alianza Sindical

GRAN MITIN EN LIMOGES

Con motivo del XXIII aniversario de la proclamación de la República Española y patrocinado por Force Ouvrière, la Alianza Sindical de Limoges celebrará un acto público el domingo 14 de abril, a las diez de la mañana, en la Casa del Pueblo de dicha ciudad.

Presidirá el compañero

PENOT,

secretario departamental de F.O.

Intervendrán:

ROQUE SANTAMARIA,

por la C.N.T.

PASCUAL TOMAS,

por la U.G.T.

Invitamos cordialmente a todos los trabajadores españoles y amigos de la libertad, tanto a los de la localidad como a los de los departamentos limosinos.

Por la tarde, a las 14,30, en el mismo local, habrá un gran festival de variedades presentado por el Grupo Artístico de la C.N.T. de Clermont-Ferrand.

ACTIVA ESPAÑA

Piruetas en torno a un cadáver

DESPUES de once años de inactividad y de silencio — comenta un periódico francés — el Consejo Nacional del Movimiento, «ha podido reunirse en Madrid». Lo de que «ha podido», que irónicamente subraya, es simplemente una manifestación de asombro al ver salir del ostracismo a un organismo que para la mayoría de los españoles es desconocido. En la España de Franco, nada se olvida, sin embargo. Y, esta vez, alguien debió caer en la cuenta de que existía el Consejo Nacional. Que si bien durante veintisiete largos años resultó ser un organismo «decorativo y simbólico», podía, ahora, reunirse y empujarlo hasta las candelillas para que, por un momento, diera la sensación de que aún vivía.

Pero ¿para qué? ¿Cuál es el motivo para esta convocatoria tardía y precipitada? ¿Qué significado debe dársele? Es obvio que los más interesados en esta reunión han sido los falangistas de la vieja guardia, los pocos «camisas viejas» que sobre la arena política van quedando y que todavía siguen en pie de guerra, a pesar de los cambios, de las desilusiones y del tiempo transcurrido. Estos soportan mal el aislamiento. Han visto que poco a poco el llamado frente de la «victoria» se ha disgregado. Nuevas fuerzas políticas han surgido en la vida nacional, que divergen de la doctrina de la Falange, repudian sus brutales métodos y, en lo posible, se oponen a los excesos del poder personal y a la política de autarquía que viene padeciendo el país.

El Consejo Nacional —permi-

tase recordarlo— fue creado en el momento de la euforia guerrera fascista. En teoría debía ser compuesto por todas las fuerzas que colaboraron en la sublevación contra la República y que ayudaron al triunfo de los militares. Eran éstas, pues, la Falange, los tradicionalistas o requetés, monárquicos de la rama borbónica, católicos en general y las juventudes doradas, representadas por algunos jefes del ejército. De él se dijo también que debía permanecer fiel «a los principios del 18 de Julio» y que su principal misión consistía en establecer las relaciones entre la sociedad española y el nuevo régimen. Sus reuniones serían periódicas, en ocasiones, inaplazables, sobre todo, cuando la interpretación de los problemas nacionales fuera motivo de desacuerdo o intransigencia por alguna de las partes. En la práctica nada de esto ocurrió. Franco y la Falange obraron como les pareció. Se desentendieron pronto de un organismo que les resultaba molesto y engoroso. Y haciéndolo inoperante lo relegaron al lugar de las cosas inservibles. Esta es la historia de ese organismo heterogéneo cuya convocatoria, más que interés, ha despertado curiosidad.

Porque a fin de cuentas, ¿qué queda en la actualidad de lo que fueron propósitos e intenciones de unos y otros? Nada. España entera ha soportado en todo momento la odiosa dictadura franco-falangista. Bien pronto anhelos y esperanzas se fueron diluyendo. El Movimiento mismo es hoy una entelequia y una ficción. Ha quedado reducido a gru-

pos de ambiciosos y a camarillas que, sin principios ni objetivos claros, se disputan el Poder, las representaciones, las sinecuras y que, bajo su necia férula, hacen desgraciados al resto de los españoles.

Está claro que la mayor parte de la responsabilidad de lo que ocurre, por no decir toda, le corresponde a la Falange. Esta se ha impuesto siempre a los demás como partido único. No ha tolerado oposiciones ni concurrencias. La política suicida de España, es su política. Franco es el ejecutor, su aliado incondicional, el abanderado de la «causa» y el mascarón de proa del Movimiento. El régimen falangista que representa es una tiranía que alcanza por igual a todos. Las normas de aplicación para los contrarios o disidentes son la cárcel, el presidio, el confinamiento y la deportación. Así ha sido puesto de manifiesto ante el Consejo Nacional en carta elocuente de protesta enviada por los desterrados de Fuerteventura. El resultado ha sido esa fórmula vaga, donde se anuncia «la diversidad dentro de la unidad», que, más que compromiso, es público desacuerdo, pues nos dice claramente que cada cual ha permanecido en sus posiciones y que se entiende seguir por cada sector la política nacional que estime por conveniente.

A los falangistas se les va la tierra bajo los pies. En España se habla con insistencia del grave problema de la «sucesión» y de ese temido «vacío» que quedará cuando el Caudillo desaparezca de la escena política o se vea imposibilitado a ejercer sus funciones dictatoriales. Se comprende sobradamente que a la Falange le hace falta un punto de apoyo, algo firme, donde mantenerse y que, como el Anteo de la fábula, le permita recobrar nuevas fuerzas. Pero la historia no se repite. Actualmente estamos muy lejos de la política de jerarquías y del desprecio de la democracia, sus preferidos y manidos «sloganes». El clima psicológico se ha modificado. Lo prueba el informe presentado por una de las comisiones sobre la juventud y donde se señala que ésta es contraria al régimen o bien se muestra indiferente. Las cifras son bastante reveladoras. Más del noventa y cinco por ciento de los españoles condenados por los últimos Consejos de guerra eran jóvenes de menos de treinta y cinco años. Por otra parte, el sesenta y siete por ciento se desentienden totalmente de la política franco-falangista, y un porcentaje más elevado aún consideran que en la presente situación no tienen ninguna posibilidad de manifestar sus opiniones ni de ejercer funciones representativas. Unos y otros juzgan severamente el abandono en que se hallan las masas populares. Estiman que el orden social existente es retrógrado e inadmisiblemente monstruoso el sistema de gobierno, ya que dentro del mismo ni tienen cabida ni se pueden conciliar las nobles aspiraciones de los españoles. Por esto, la salud que busca el pueblo está en un cambio de las instituciones, es decir, del Estado franco-falangista. El fracaso del falangismo en la reunión del Consejo Nacional es bien patente.

Delante del mismo habló el dictador de España. El discurso de Franco no merece por nuestra parte ningún comentario. Recogemos y nos hace sonreír, eso sí, lo de las «sirenas democráticas que ya no seducen a nadie» y lo de las «falsas filosofías cuya hora ha pasado». ¡Naturalmente! Y la más falsa entre todas las falsas, es la filosofía en que dice inspirarse el Estado fascista español. Por esto, el Caudillo no ha hecho otra cosa que hacer piruetas en torno a un cadáver.

Avelino ROCES

Indices del coste de la vida, el presupuesto mínimo familiar y escandalosas ganancias comerciales

Nada hay que mienta tanto en España como las estadísticas oficiales. Sin embargo, son las únicas que pueden tener un valor polémico en nuestra constante denuncia de los errores franquistas. Por eso citamos para el índice del coste de la vida las cifras que facilita el Instituto Nacional de Estadística:

Índice general, base 100 en 1958:
 Diciembre 1962..... 124,1
 Enero 1963..... 124,4

No es mucho el crecimiento, pero de diciembre 62 a enero 63 sigue el alza que durante 1962 no paró en su crecimiento.

Al mismo tiempo, Acción Social Patronal, en su «Boletín de Informaciones» del mes de febrero, cifra el presupuesto total mínimo diario (alimentación, vivienda vestido) para un matrimonio con

dos hijos menores en 148 pesetas y 63 céntimos. El mínimo salarial que el Caudillo dio a los trabajadores no especializados, como se sabe, es de 60 pesetas diarias, menos del 50 por 100 del precitado presupuesto mínimo, puesto que para ser exactamente el 50 por 100 habría de tener el peón un salario mínimo diario de 74,31 pesetas.

¿Por qué los precios en España son tan elevados con relación a los costes y al salario mínimo?

No es necesario que nos lancemos por el camino de las averiguaciones. «Afan», nos lo dice en una nota editorial:

«He aquí un cuadro que muestra mejor que las palabras, esa enorme diferencia de precios que existe entre las cotizaciones de origen y las que existen en el mercado consumidor (pesetas kilo):

	Mercado de Madrid	Mercado productor	Diferencia en más
Patatas.....	6,00	2,60	3,40
Repollo.....	8,00	4,00	4,00
Acelgas.....	16,00	7,50	8,50
Alcachofas.....	28,00	12,00	16,00
Espinacas.....	14,00	6,00	8,00
Cebollas.....	7,00	3,25	3,75
Naranja (dañada).....	7,00	0,50	6,50
Manzanas.....	12,00	5,50	6,50
Judías blancas.....	24,00	15,00	9,00
Lentejas.....	19,00	12,00	7,00
Arroz.....	12,00	7,25	4,75
Vino (litro), 13 grados.....	6,00	3,20	2,80

Las diferencias en más las hemos añadido nosotros. ¿Se puede presentar un cuadro más impresionante de las escandalosas ganancias del sector comercial?

Así resulta que a unos salarios miserables, insuficientes para cubrir el 50 por 100 del presupuesto mínimo de gastos de una familia, hay que añadir el pesado

coste del sector intermediario y la incuria gubernamental que lo tolera.

Véase, pues, a donde conduce la «democracia orgánica», cuyas bases, al decir de los doctrinarios francofalangistas, son la familia, el sindicato y la religión católica, apostólica y romana. — O.I.D.E.

Situación de los españoles

El informe de la Oficina Internacional del Trabajo

EN el número de febrero de la «Revista Internacional del Trabajo» (v. LXVII, n.º 2, págs. 156-184), hay un capítulo dedicado al estudio de la mano de obra extranjera en Suiza. El optimismo de que se hace gala en las conclusiones está dentro de la política de compromiso habitual en la institución, pero la realidad, como nos esforzaremos en demostrar a lo largo del presente trabajo, no corresponde ni de lejos al mínimo que lo justificaría.

El efectivo de mano de obra extranjera se elevaba, en agosto de 1962, a 645.000 personas, es decir, aproximadamente la cuarta parte de las que ejercen una actividad profesional en Suiza. «Bajo la denominación de «trabajadores extranjeros» se incluye únicamente a aquellos que no poseen un permiso de instalación, es decir, los que tienen un permiso de residencia de duración limitada (ya se trate de autorizaciones iniciales o de prolongaciones), una autorización limitada a la duración de la temporada o una autorización de zona fronteriza. En otros términos, se trata de los trabajadores extranjeros «sometidos a control».

La clasificación por nacionalidades indica que desde 1945 los italianos han constituido siempre el grupo más importante de trabajadores extranjeros; en agosto de 1962 su número ascendía a 454.000 personas y constituían por sí solos el 70 por 100 de la mano de obra extranjera. Su proporción ha aumentado casi constantemente... En la misma fecha, el segundo lugar correspondía a los alemanes (78.000), seguidos por los españoles (44.000), los austriacos (29.000) y los franceses (19.000).»

Es decir, que, de acuerdo con la estimación oficial, el número de trabajadores españoles en Suiza, en agosto de 1962, se elevaba a la cifra de 44.000. A estos hay que sumar el número no desdéniable de los no «controlados», es decir aquellos que, por carecer de los requisitos esenciales a su inscripción (permiso de residencia, de trabajo, etc.) prefieren ser ignorados del censo. Hay que añadir, además, la cifra de 7.000 obreros agrícolas llegados a Ginebra durante la primera decena del pasado mes de marzo.

La situación de estos últimos es lamentable. La mano de obra agrícola en Suiza era, hasta el año pasado, eminentemente de origen italiano. Las condiciones ingratas del clima, unidas a las asperezas de la profesión, a la deficiencia de la alimentación y del alojamiento, han conducido a la desertión de los italianos. Para cubrir esta deficiencia, se ha echado mano del obrero agrícola español. La superpoblación de nuestro campo es bien conocida, como también el subempleo y los salarios de hambre. Nada de particular tiene que esa gente sea el objeto de una «trata» que el Gobierno franquista oficializa con la falta de escrúpulos que le es habitual. Se contrata a nuestros hombres del campo de manera parecida a la que se empleaba en los mercados de esclavos. Se miden sus espaldas, se soban sus músculos, se mide la resistencia de sus bíceps y se les embarca. Las condiciones son tentadoras para unos seres que no han conocido, tradicionalmente, más que la miseria y el paro: alojamiento, alimentación y 4.000 pesetas de sueldo por mes. Con su tarjeta de identidad pegada al pecho, la impresión de desamparo, como de bestias acorraladas, que dan a su llegada a la estación de Cornavin, de Ginebra, sería digna del pincel de Goya.

El desencanto se produce desde que toman contacto con el campo suizo. Después vienen las protestas y una rebeldía sorda de los hombres engañados. Aún para ellos, acostumbrados a compartir el establo y los pajares con los animales domésticos de sus patronos españoles, las

condiciones de alojamiento aquí les parecen insoportables. Se rebelan porque en España se habían hecho a la idea de una miseria heredada de sus padres y abuelos y pensaban que en Suiza la condición humana merecía un respeto más digno. La comida no les nutre y cuando llega la noche se les ofrecen las sobras del almuerzo. Después de una jornada de esfuerzo físico agotador, bajo unas condiciones climatológicas rudas, han de echar mano de su salario para compensar las calorías quemadas. Pronto no les queda nada de las 4.000 pesetas. Convertidas en 300 francos suizos y dado el poder adquisitivo de la moneda en Suiza y el costo elevado de los productos de consumo, apenas si tienen para mal comer. A partir de entonces comienzan las quejas. Algunos se deciden a presentarse en el Consulado. Con el temor que caracteriza a los oprimidos de un régimen despótico, acuden humildemente a exponer sus miserias ante las autoridades consulares del Gobierno del general Franco. El recibimiento es inhumano. Se rien de ellos ante sus narices, los apostrofan y los meten a la puerta. Ni uno solo de ellos ha recibido la menor ayuda. Conociendo esta situación, sabiendo que la mano de obra española no es respaldada por las autoridades de su país, todos los abusos están permitidos. Los suizos se aprovechan de ello y, a la primera reclamación, les indican la puerta: «Vía, vía.» Si no están conformes, no tienen más que volverse a su casa.

Pronto, nuestros compatriotas, se han dado cuenta que no les quedaba más refugio que el sindicato obrero libre de su profesión u oficio. Han empezado a sindicarse, al principio con la desconfianza natural en quienes no conocen más sindicatos que los falangistas, al servicio de un Estado totalitario y para los que el trabajador no cuenta más que como mercancía. Pero pronto se han dado cuenta de que los sindicatos libres, aquí, en Suiza, están para defender los intereses de la clase obrera y que, a pesar de las especiales circunstancias del país y del régimen capitalista que impera, si es cierto que patronos y asalariados estiman en lo que vale la «paz social» que se ha establecido entre sindicatos y patronos, el único freno al apetito desmesurado de éstos reside en la fuerza de aquéllos.

Los sindicatos no son, sin embargo, omnipotentes. No todos tienen en su dirección un hombre de empuje y la devoción sin límites por la clase que representan, tal el abnegado luchador que preside el sindicato F.O.B.B. (Federación Obrera de la Madera y Construcción), Luciano Tronchet. El país de las Bancas más poderosas, en las que los capitales de todos los dictadores han buscado refugio, hace la vida difícil a los trabajadores sin los cuales su engrandecimiento, el desarrollo de sus industrias y el bienestar correspondiente no serían posibles.

Lo que nos extraña es que una institución cuyo fundamento no es otro que el de servir los intereses de la clase trabajadora contemporánea con los explotadores. Nos referimos al célebre B.I.T., la Oficina Internacional del Trabajo, y, más concretamente, a la encuesta que su Revista ha dedicado a la mano de obra extranjera en Suiza y a que hemos hecho alusión al principio.

Las condiciones de alojamiento

En la página 172 de la citada «Revista Internacional del Trabajo» del mes de febrero, leemos: «Ciertas anomalías que se pusieron de manifiesto hace algún tiempo llevaron a las autoridades suizas a conceder especial atención a las condiciones de alojamiento de los trabajadores

POR PABLO HERNANDEZ

Escandalosa explotación capitalista

Los trabajadores en Suiza

extranjeros (...). La encuesta realizada en los cantones demostró que las anomalías comprobadas no eran sino casos aislados. Las autoridades suizas señalan que, de manera general, se ha puesto a esas deficiencias remedio y que, en conjunto, las condiciones de alojamiento de la mano de obra extranjera son satisfactorias, buenas o incluso muy buenas, y en especial que buen número de empresas grandes han construido alojamientos modelo para sus trabajadores extranjeros.

«Para apreciar las condiciones de alojamiento de la mano de obra extranjera en Suiza es menester tener siempre presente que muchos extranjeros desean ante todo gastar lo menos posible en alojamiento, y, por consiguiente, se conforman con habitaciones más modestas que aquellas a que está habituada por lo general la población del país». Hemos querido comprobar lo que de cierto hay en tan bella declaración de principios platónicos y hemos empezado por nuestra cuenta una encuesta entre los trabajadores españoles de Ginebra y sus alrededores. Visitando las barracas donde se les aloja con un ejemplar de la citada "Revista Internacional del Trabajo" en la mano, reuniéndonos con ellos en los sindicatos, citándoles a la salida del trabajo, hemos llegado a la conclusión que, por lo que respecta al cantón de Ginebra y parte del de Vaud, en principio, ni uno solo de los párrafos transcritos de "La Revista Internacional del Trabajo" es cierto.

Eso de que «se conforman con habitaciones más modestas que aquellas a que está habituada la población del país» llega al límite de la infamia. Digamos, para empezar, que no les queda otra elección. Se les designan las barracas y se les abandona a su suerte, como si se tratara de "ghetos". Barracas en las que viven hacinados, aislados (están situadas en pleno campo, a kilómetros de las zonas urbanas, entre el cielo y el barro), y sometidos a alquileres más elevados que los que pagan esos suizos a que se refiere el B.I.T. y que no aceptarían vivir en esas chabolas ni a precio de oro. Pero aquí entramos en el dominio de la discriminación. Hemos comprobado que no existe pueblo exento de esta enfermedad. Los "ghetos" judíos bajo la dominación hitleriana fueron la lacra de un país cuyo exponente cultural es generalmente admitido. Todos fueron entonces culpables: dirigentes y gobernados; élites y población. Todos los que no denunciaron "el tiempo del desprecio". Pero más tarde hemos visto, con ocasión de la tragedia argelina, cómo otro país, reputado por su cultura también, pero más todavía por su humanismo, caía en la peste de la discriminación. Nada de extraño tiene por tanto que el pueblo suizo se amolde a la misma a su turno, y esta vez la víctima es el trabajador español, israelita, argelino y obrero español: he aquí las tres categorías de parias de la sociedad occidental de nuestro tiempo.

Pongamos un ejemplo: las "barracas de Vezenas". Llegamos en coche, desde Ginebra. Barro, charcos, coches estacionados y la hilera doble de chabolas de una sola planta. Un "ghetto" de españoles. No hay muros que lo aislen, no hay sino la soledad del campo y la distancia, el muro de silencio, de ignorancia de lo que ocurre allí dentro, de impotencia y de miseria. Es un "ghetto" para trabajadores casados. Hombres y mujeres llegados de los cuatro puntos cardinales de nuestra geografía peninsular. En busca de un salario que en su patria no tienen, del pan que Franco se reserva para su mesa de príncipe sin corona. Cada habitación mide tres metros por dos cincuenta, edificadas sobre la tierra. Entramos en una de ellas, habitada por un albañil

madrileño con su esposa. El alquiler sube a 120 francos suizos por mes, es decir, unas 1.680 pesetas. Conozco muchas familias suizas que pagan menos y otras que pagan poco más o menos, y otras que pagan ligeramente más. ¿Cuál de todas ellas se atrevería a vivir en las condiciones en que lo hacen los centenares de españoles que habitan Vezenas? Con poca calefacción, sin duchas, sometidos a estricto control eléctrico, con el vaho que emana de la tierra de la que nos separa más que un débil tabique de cartón. Buen negocio para los Bancos, para los especuladores, para las empresas de la construcción. Cincuenta números tiene aproximadamente el barrio, a tres habitaciones por número: 150. Multiplicados por los 120 francos que produce cada habitación (hay varias que cuestan 160 francos): 18.000. Ignoro lo que puede costar una barraca, pero no creo que supere esa cifra. En estas condiciones es más que natural que no exista interés en edificar a precios moderados, en construir HLM, en invertir dinero para familias modestas. No hay negocio mejor que el de fomentar el "barraquismo".

Pasamos una hora con el albañil madrileño. Hace dos años que está en Suiza. Vino como "turista". Encontró trabajo y se trajo a su mujer. En Madrid ha dejado su vivienda y sus dos hijas. No piensa volver. Al menos «mientras la situación no cambie». La única tristeza: las dos hijitas que se quedaron con los abuelos. Tampoco en Madrid podía vivir. El subempleo lo arrojaba de provincia en provincia, trabajando a destajo (todos los albañiles con quienes me he entrevistado aquí han trabajado a destajo en España, de otra manera no ganaban para vivir), doce, catorce y quince horas por día, llevando además la contabilidad y encargándose de pagar a la cuadrilla, todo ello por setecientas pesetas semanales, hasta mil a veces. Es decir, un máximo de 70 francos suizos por semana, lo que hacen 280 por mes. Aquí el salario de un peón es de 3,85 francos a la hora; la jornada diaria de trabajo es de nueve horas, cinco días por semana, con el sábado y el domingo de descanso. Un albañil se saca a partir de 5,85, lo que supone un salario diario de 52,65 francos, es decir, 738 pesetas, lo que en España es el sueldo de una semana y a menudo de una quincena.

Hablamos de nuestra patria. Tristeza, rebeldía sorda, toma de conciencia cada vez más firme, nostalgia de una época que la clase trabajadora perdió "por ignorancia", dice él. No acusa a nadie de la derrota del proletariado español. «Ahora, añade, la recuperación es lenta. Zamora no se ganó en un día». Nuestra conversación es velada, él no sabe quién soy yo, qué ideología o intereses represento, y a mí no me interesa en esas circunstancias decirle mi fe en el socialismo, mi pertenencia a la U.G.T., porque estoy ahí para llevar a cabo una encuesta lo más honrada que sea posible.

Ninguno de ellos acude al Consulado. «¿Para qué? Están aquí como en España, para explotar a los trabajadores. Nunca han ayudado a nadie. Es posible que, en el fondo, les avergüence esa trata, pero también viven de ella.»

Pregunto cuáles son sus distracciones los fines de semana. Me indica la fila de coches. Nos acercamos. Me señala algunos de ellos. Su precio oscila entre 150 y 400 francos, a veces menos. Son los útiles de trabajo. ¿Cómo, de otro modo, acudir al trabajo cada día? Claro que los propietarios son minoría. Sábado y domingo los dedican a reparar el coche de ocasión, a ponerlo en condiciones para la semana de trabajo. Hay alguno sin placas. Para no pagar más se exponen a ir al "chantier" en esas condiciones. Como viven aislados y el trabajo suele realizarse en construcciones alejadas también del casco urbano, los riesgos son menos.

Nos hemos detenido en el um-

Voces de España

NOSOTROS, LOS SOCIALISTAS AMORDAZADOS

La preocupación social y política de los novelistas españoles actuales

TODOS sabemos que la novela es un espejo tendido en el camino con el objeto de reflejar el pulso y las sensaciones del vivir cotidiano. Cuando el escritor no trata de buscar en el alma de la sociedad donde vive y de exponer sus problemas, entonces no pasa de ser un expositor de trivialidades. La novela que perdura es aquella que describe y analiza la situación porque atraviesa el individuo, la familia, el país de manera que su testimonio servirá en su día para comprender cómo se manifestaba colectivamente una nación o un grupo importante nacional. Más de veinte años de supeditación del pueblo a los oligarcas ha provocado una orfandad de inquietudes artísticas que nos ha arrastrado al campo baldío, sin perfiles, de lo convencional e inconsistente. Cabe admitir que la guerra civil constituye un manantial maravilloso de tramas en todas las vertientes de la literatura, pero el régimen no ha permitido a los autores abordarlo con la nobleza, amplitud y sentido humano que merece tan trascendental acontecimiento. Los libros y películas que se realizaron aquí no pudieron llegar al alma del pueblo, precisamente porque eran anodinos, sin empuje ni nervio, rebosando demagogia sectaria, santificando a los "buenos" y encenagando a los "malos", hasta el extremo que para la literatura franquista los que perdieron eran verdaderos asesinos, torvas masas enferebradas por la sangre. Sólo a esto obedece el hecho de que tales engendros pasaran sin pena ni gloria, incapaces de prender en el corazón del pueblo.

Durante los primeros quince años de su reinado, se ha conseguido mantener la literatura en un estado precario y amorfo, tanto que el extranjero no se ha acercado a ella ni por mera curiosidad. Escribir novelas delante del lápiz rojo de la censura oficial no podía conducir a una meta positiva. Mientras que por el mundo entero paseaban triunfantes los dramas de García Lorca, poeta granadino asesinado por los fascistas en 1936, en unión de su cuñado, el alcalde socialista de Granada, en España eran prohibidas las obras que rezumaban cierto sabor liberal o anticlerical, incluyendo a autores de la alcurnia universal de don Miguel de Unamuno, Pérez Galdós, Antonio Machado, Blasco Ibáñez y García Lorca, entre otros. Cierta que después, una vez que los nazis doblaron la rodilla, se les permitió salir al mercado librero, pero la primera posición retrataba el Estado de jerarquías según era. La creciente presión exterior fue cambiando la fisonomía del régimen, pero no su médula. Don Pío Baroja nos decía que no le daban a él el premio Nobel porque vivía en la España de Franco. «Estos mierdas que quisieron asesinarme en 1936, cuando fueron a buscarme a mi casa de Vera de Bidasoa, han impedido, a su manera, que se me concediera ese premio. ¿No ve usted que estar relacionado con el franquismo es lo peor que puede ocurrir a un hombre en el mundo de hoy?»

Por otra parte, el teatro permanece tan enclenque e insustancial que da pena asistir a una obra de otra vivienda. Es un andaluz quien nos abre la puerta. No nos invita a entrar. A través del resquicio vemos a alguien sobre una cama, a otro en el suelo, y llega la voz de la mujer indicando que la cena está preparada. Debe tratarse de toda una familia. Viven dentro de una relativa clandestinidad. No se atreven a invitarnos a entrar y puede que también les avergüence.

A las obras de Alonso Paso las miramos con ira porque no tienen garra ni humanidad, sino que son el exponente del divertimento un poco desgarrado de la sociedad burguesa. Ningún dramaturgo ha calado hondo, salvo Buelo Vallejo, que ha llevado humanidad y vigor a la escena, aunque a veces nos defraude por el enfoque del tema. Vallejo es un republicano.

Sin embargo, dentro de tanto convencionalismo aburguesado, se ha presentado un autor joven y ha roto una lanza por un teatro humano, duro, fiel reflejo de la situación en que vive el proletariado. Se trata de Lauro Olmo, cuya obra "La camisa", estrenada en un teatro de cámara, rompió moldes estereotipados que se venían abajo por decretos y nos ofreció teatro social, algo así como el estómago en vacío de los trabajadores que viven en una misera casa de vecindad. Teatro realista que prospera en Europa, pero que aquí está emudecido porque se aparta de la problemática del "movimiento nacional".

La novela también se ha europeizado y adquirido consistencia social a partir de los años 56, cuando irrumpen valores jóvenes que sienten una preocupación por los problemas vitales de nuestro tiempo. Son los que saltan por encima de la flojería actual y vuelven a encontrarse con la novela social-realista, donde se critica a los grupos burgueses que desbarajan la sociedad. Sus más atrevidos paladines son los hermanos Goytisolo, severamente castigados por las jerarquías en el sentido de impedirles, en parte, el libre ejercicio de su profesión; Juan García Hortelano, premio internacional "Formentor", que en "Torméntas de verano" explica cómo vive y reacciona la "élite" capitalista nacida de la guerra civil, entretenida en sus ocios, adulterios, provocaciones vergonzantes y atropellos sociales.

Sigue el mismo programa el autor de moda Angel María de Lera, que actualmente está escribiendo la narración de los obreros españoles que han tenido que emigrar a Alemania, suponemos que para criticar con dureza tal situación. En sus no-

velas "Trampa" y "Bohorno" hay un grito de rebeldía que nos hace levantar la cabeza expectantes y esperanzados. Igual que Goytisolo describe las miserias de los pescadores de Almería, Lara pone en boca de sus personajes palabras que expresan un deseo colectivo: la cólera que estallará un día entre la clase explotada durante veinticinco años y que será una riada que arrastrará consigo tanta injusticia y podredumbre.

Y es que la lucha de clases, que tantos repeluznos produce a las jerarquías, está viva ahora en la novelística española. He aquí una muestra: En "Dos días de septiembre", de Caballero Bonald, vemos a los desherrados vendimiadores andaluces luchando contra los exuberantes apetitos comerciales de los señores de las marismas y los cortijos. En "El pan y la sal", de Ramón Nieto, y en otras obras de Alfonso Grosso, Sastre, etc., etc., que publica la editorial barcelonesa Seix-Barral, hallamos documentos expresamente denunciadores. Tampoco debemos silenciar los intentos de cine social que ha realizado el excelente director Bardem, vetado ya por los mismos jerarcas.

Esta preocupación sistematizada por hallar un puente que una a los españoles de uno y otro lado, olvidando o tratando de olvidar los prejuicios y la incompreensión, sin discriminaciones y antes de que llegue lo terrible, es la postura adoptada por intelectuales de tanto fuste como Menéndez Pidal, Laín Entralgo, José María Pemán, Julián Marías, Zubiri, Guillén Salaya, Camilo José Cela, o sea, la flor y nata de la intelectualidad española. Es muy interesante fijarse en la posición liberal del profesor Laín Entralgo, falangista desengañado por la esterilidad de la idea joseantoniana, o quizá por la mostrenquil intransigencia franquista, que ha cogido por los cuernos al toro que es España y su problema y se ha esforzado por proyectar un rayo de luz en el oscuro portal donde todos nos consumimos. El empeño del académico señor Pemán por lavar las ideas sucias del régimen también es digno de resaltarse.

Marcial PEREZ

"Ajenos diálogos"

El Caudillo no fue interrumpido por los aplausos en su discurso de clausura del IX Consejo Nacional del Movimiento que tres veces. No entran en cuenta, ciasta, los clamorosos aplausos con que fue recibido y los no menos clamorosos del final del discurso.

Quizás la más vibrante ovación la ganó el Caudillo cuando dijo: «Es evidente para todo observador de buena fe que los patrones de la vida imperantes en España se ajustan a los más exigentes postulados morales de una convivencia que, en punto a civilización, no tiene nada que envidiar, y que las libertades públicas de nuestro pueblo están garantizadas por normas e instituciones de genuina extracción popular, normas e instituciones que no tenemos ningún interés en exportar, porque no nos anima ningún imperialismo ideológico, pero respecto de los cuales no vamos a hacer mercado, para ser satélites de ajenos diálogos, que no siempre ofrecen en su propio suelo los mejores ejemplos de paz y bienestar.»

No se puede afirmar con más desvergüenza la posesión de virtudes que están muy lejos de la bella existencia que les atribuye el Caudillo.

Seguramente que las garantías y las instituciones protectoras consisten en la violación de la correspondencia, las detenciones arbitrarias, los procesos sin jueces ni garantías normales, la prohibición de editar periódicos y revistas, amén de otras muchas tropelías contra los derechos del hombre. Pero no es pertinente repetir todos los días lo que todo el mundo sabe y que, a fuerza de saberlo, hasta se insensibiliza en presencia del atropello o parece olvidarlo.

Si hemos reproducido ese párrafo del discurso de Franco es por la alusión a los "ajenos diálogos" y el no querer ser "satélite". Ese diálogo diplomático se puede aplicar a más de un Estado. ¿A quién se refiere el Caudillo? Se dialoga tanto a la hora actual que se puede incurrir en grave error; pero aquello de que «no siempre ofrecen en su propio suelo los mejores ejemplos de paz y bienestar», es un apéndice tan sonado y tan de hoy que casi nos atrevemos a decir que no es menester saber más que Merlín para poner el dedo en el blanco a donde apunta la embozada diatriba del "Centinela de Occidente". — O.I.D.E.

América

PUTSCHS CONTRE LA DÉMOCRATIE

EST un colonel âgé de 55 ans, militaire depuis l'âge de 20 ans, père paisible de deux enfants déjà adultes, et ministre de la Défense du gouvernement renversé qui a causé une grave défaite au président américain John Kennedy. Il s'appelle Enrique Peralta Azurdía et il est devenu président du Guatemala, petite république bananière d'Amérique centrale, à la suite du coup d'Etat militaire du 31 mars. C'est pour éviter que le socialiste Juan José Arevalo, président réformiste de 1945 à 1951, accusé par ses adversaires ultra-conservateurs d'être communiste, ne revienne au pouvoir aux élections prévues pour le mois de novembre, que l'armée s'est installée à la Maison Verte.

Un colonel muet

« Mais est-il bien communiste ? » a demandé un journaliste au nouveau président. « Je ne souhaite pas répondre à cette question », lui a adressé, pour toute réplique, le colonel Peralta Azurdía. Même le chef de l'Etat, bénéficiaire du putsch, n'ose pas reprendre à son compte les accusations de communisme lancées contre le candidat de gauche. Le grand journal américain, le « New York Times », peu suspect de sympathie à l'égard de l'Est, l'a comparé, le lendemain du coup d'Etat, à un réformiste dans la ligne de M. Betancourt, président démocrate du Venezuela et favori de la Maison Blanche.

Accusé de communisme

Après son élection démocratique à la présidence, en 1945, M. Juan José Arevalo a, pendant les six années de son mandat, dû affronter non moins de vingt-huit tentatives de coups d'Etat, de la part d'officiers liés aux puissances d'argent. En dépit de cette opposi-

tion, ce professeur d'origine modeste, réputé pour son honnêteté, a introduit deux grandes réformes au Guatemala : un Code du travail et un projet de réforme agraire. Est-il communiste pour autant ? « Certains — nous a dit un autre réformiste, le président de la République Dominicaine, M. Juan Bosch — voient des communistes partout. Dès que quelqu'un parle de faire des réformes, ils voient tout de suite le drapeau rouge de Khrouchchev et de Castro. » De son côté, M. Juan José Arevalo a tenu à préciser, selon la revue américaine « Time » datée du 5 avril : « Je n'aime pas le communisme et je ne désire pas être communiste ».

Défaite pour Kennedy

En bref, au Guatemala, « l'argument communiste » a simplement servi de prétexte aux forces de droite pour barrer la route à un démocrate de gauche.

Fait significatif, le coup d'Etat a été très mal accueilli à Washington. C'est une défaite sévère pour le président John Kennedy dont « l'alliance pour le progrès » n'est réalisable qu'en collaboration avec des chefs d'Etat désireux eux aussi de faire du progrès. En rendant impossible toute démocratisation de la vie politique et en empêchant les réformes qui seules peuvent éviter le déferlement de la révolution en Amérique latine, les « ultra-conservateurs » font le jeu de Fidel Castro. Deux jours après le putsch du Guatemala, la marine tentait de s'emparer du pouvoir, en Argentine, là aussi par crainte des élections et des voix péronistes qui seraient depuis longtemps sans importance si des réformes avaient été faites. Chaque coup d'Etat militaire et tout retard dans les réformes diminuent les chances de l'Occident en Amérique latine.

Eric-Georges HINTERMANN.

Desde Buenos Aires

En torno a Pablo Casals

Al pasar por Puerto Rico en el reciente viaje a Washington, el compañero Juan Antonio Solari, muy activo secretario general del Partido Socialista Democrático argentino, sintió la atracción de Pablo Casals, esa figura luminosa que desciende por su resplandor no sólo en el mundo del arte musical sino también sobre el padre del más inquieto, movedido y áspero campo en que se debaten las pasiones humanas y se perfila con sello inconfundible la fortaleza del carácter y la integridad de conciencia, la personalidad, en suma, del hombre. En la hoja dominical de « La Prensa » correspondiente a este día, relata Solari, en interesante artículo, su visita al egregio español, matizándola, como experto periodista, con atisbos y detalles referentes a la vida del maestro y a su vivienda, acogedora y simpática, que impresionó por su elegante sencillez.

Como exordio, tiene presente nuestro compañero las palabras de Casals pronunciadas ante las Naciones Unidas el 24 de octubre de 1958, cuando dijo: « La música, este maravilloso lenguaje universal, comprendido de todos en el mundo, debe contribuir a la comunicación y entendimiento entre los hombres. Por ello me dirijo de modo especial a los músicos de todas partes, mis colegas, y les pido que pongan la pureza de su arte al servicio de la humanidad, procurando que se establezca una relación fraternal e inteligente entre los hombres del mundo entero. El « Himno a la Alegría » de la Novena Sinfonía de Beethoven se ha convertido en un símbolo de amor. Por ello propongo que en todo el mundo donde haya una orquesta y un coro se ejecute el mismo día y se transmita por la radio a los más pequeños lugares, a todos los rincones del mundo, y que se ejecute como una plegaria por la paz que todos deseamos y esperamos. » Palabras que, como afirma Solari,

constituyen la verdadera síntesis de su vida y su obra.

La vida de Pablo Casals se muestra en toda su complejidad, a través de esta crónica, a lo largo de sus ochenta y seis años, desde que el hijo del organista de la iglesia de Vendrell recibió, a los cinco años, sus primeras lecciones de música, hasta que por virtud de nuestra llamada guerra civil — después de sus largos periplos por distintas latitudes cosechando éxitos como virtuoso del violoncello, a la vez que insuperable director de orquesta —, se sintió en el deber imperioso de enfrentarse con el repugnante régimen franquista, instalándose como un refugiado más en la pirenaica villa de Prades, que le ha servido de podio para ofrecer al mundo una elocuente partitura de civismo, que ese mundo sabrá recoger si hay en él ansias de liberación en la lucha con el totalitarismo bifronte.

La expatriación puso un silencio que pareció definitivo en la sobresaliente carrera musical de Casals, bajo la influencia de los acontecimientos bélicos en Europa, principalmente la tragedia de Francia durante la segunda guerra mundial, pero el centenario de Bach, en 1950, le instó a celebrarlo organizando el Primer Festival de Prades, labor que ha proseguido, sin mayores interrupciones, en otros países. Actualmente prepara el estreno de su oratorio « El Pesebre » en el que, según nos informa Solari, ha trabajado largos años, si bien nunca ha querido referirse a esta composición que él considera como un mensaje de paz universal.

Casals siente gran devoción por Puerto Rico, donde nació su madre, y lo ha elegido como residencia definitiva, mientras duran las actuales circunstancias. Goza del cariño y respeto de sus habitantes, en quienes no se ha entibado el amor a España, del que siempre hicieron gala los isleños. Puede afirmarse a este

propósito, de acuerdo a nuestras referencias, que en el momento actual es Puerto Rico el pueblo americano en donde más arraigados están las costumbres y el sentimiento hispano.

Solari describe a Casals movedido y ágil a pesar de sus años, con agilidad física y mental, de baja estatura, rostro sonriente y pipa infaltable que enciende de continuo tras rápidas bocanadas.

El artículo que comentamos aparece ilustrado por un grabado en el que Casals y su esposa saludan al matrimonio Kennedy en la residencia presidencial. La expresión de los rostros evidencia que la acogida es, más que ceremoniosa, ampliamente cariñosa y cordial. Al contemplarla hemos evocado, retrotrayéndonos en el tiempo, el Pablo Casals, viajero-embaajador de nuestras inquietudes y quejas, expositor e intérprete ante el primer magistrado estadounidense de los anhelos de la verdadera España para que cese su connubio con Franco, cuya indignidad se hace ahora más evidente ante los conceptos emitidos por el presidente en Miami al dar la bienvenida a los ex prisioneros cubanos, palabras oportuna y acertadamente comentadas por Llopis en su artículo « El Presidente Kennedy, Cuba y España ». El próximo septiembre, al término del contrato de arriendo de las bases norteamericanas, sabremos si todas esas invocaciones a la libertad de los pueblos nacen de una convicción verdaderamente democrática o son solamente un paso entre bambalinas, pura comedia.

Sea cual sea el resultado, Pablo Casals, noble expositor de nuestras inquietudes, se elevará como figura prócer, merecedora del inextinguible cariño de nuestro pueblo, de la sacrificada España y también, repitiendo sus palabras ante las Naciones Unidas, « como paladín de la paz que todos deseamos y esperamos ».

Juan de NAVARRA

Noticiario económico-social

LA HUELGA DE LOS TIPOGRAFOS DE NUEVA YORK

Los tipógrafos de Nueva York están en huelga desde el 8 de diciembre de 1962. El 24 de marzo de este año, después de una segunda votación, han aprobado el contrato colectivo del Sindicato de Tipógrafos por el que consiguen un aumento de salarios de 12,63 dólares por semana por un periodo de dos años. Así, el salario semanal base será de aproximadamente 157 dólares en 1965, aumentado progresivamente. Los expedidores de periódicos de Nueva York que están sindicados han obtenido también un nuevo contrato colectivo por el que aumentan sus salarios en 10 dólares semanales, por lo que en 1965 ganarán unos 134 dólares semanales.

HUELGA DE FUNCIONARIOS EN FINLANDIA

Los miembros de la Federación finlandesa sindical de funcionarios están en huelga desde el primero de marzo. Han rechazado el aumento de salarios propuesto por el Gobierno por considerarlo insuficiente. Esta huelga paraliza los ferrocarriles, las administraciones portuarias, correos y los servicios de aduanas.

EN SUECIA SE EXTIENDE LA SEMANA DE CINCO DIAS DE TRABAJO

No se posee todavía ninguna cifra exacta sobre el grado de extensión de la semana de cinco días de trabajo en Suecia. Sin embargo, está ya establecido que más de medio millón de suecos trabajarán cinco días por semana durante el año 1963. Según las convenciones en vigor, un millón de asalariados tienen derecho a la semana de cinco días durante un semestre. En la construcción se acaba de realizar un acuerdo para que la semana de cinco días de trabajo alcance a todos los obreros de esa rama.

HUELGAS EN VARIAS FABRICAS DE POLONIA

Según diversas informaciones, durante el mes de febrero pasado se han producido huelgas en varias fábricas polacas, a pesar de que, como en España, las huelgas están consideradas como un delito. En un taller de laminado y en una fábrica de coke de la gran ciudad industrial de Nowa Huta, cerca de Cracovia, los trabajadores hicieron un día de huelga. Con ello apoyaron las protestas que habían formulado contra la parcial distribución de alojamientos que se distribuyeron preferentemente a los militantes comunistas en lugar de los obreros y contra la interrupción del reparto de carbón.

Otra huelga se declaró en la obra de una refinería de Plock, en la Polonia central, porque se les obligaba a trabajar con una temperatura inferior a 25 grados bajo cero. Como represalia se les retuvo el salario semanal. Los trabajadores de la construcción se manifestaron frente al local del Partido comunista.

En una fábrica de instrumentos de precisión de Wlochy, cerca de Varsovia, se produjo otra huelga. Los obreros protestaban contra el aumento de las normas de producción que anulaban las antiguas primas de producción.

REUNION INTERNACIONAL DE MUJERES SINDICALISTAS EN VIENA

Una reunión que agrupará unas sesenta representantes de mujeres sindicalistas de diferentes países se celebrará en Viena del 29 de abril al 3 de mayo. Esta reunión está organizada por la C.I.O.S.L. y por los Secretariados Profesionales Internacionales que agrupan los sindicatos de una misma profesión internacionalmente.

Los delegados pertenecen a 36 países de Asia, Oriente Medio, América Latina, América del Norte, África y Europa. Examinarán a la escala mundial las cuestiones que se les presentan a las mujeres trabajadoras. Como continuación de este reunión se celebrará un semi-

nario de mujeres trabajadoras en Tegernsee (Alemania), del 6 al 10 de mayo. Los temas de este seminario serán: Los sindicatos frente a los problemas y a las necesidades de las mujeres trabajadoras en el mundo.

SE CONSTITUYE UN NUEVO PARTIDO OBRERO EN FILIPINAS

Un nuevo partido político denominado « The Lapiang Manggagawa » (Partido de los Trabajadores) fue creado en Filipinas a principios del mes de febrero de 1963. Este nuevo partido, que se propone defender los intereses de los trabajadores, ha sido constituido con el apoyo de la « Philippine Trade Union Council », organización afiliada a la C.I.O.S.L.

SEMANA DE CUARENTA HORAS PARA LOS TRABAJADORES DE LA INDUSTRIA DE LA ELECTRICIDAD BRITANICA

Se ha llegado a un acuerdo entre la Federación Sindical Británica de Trabajadores de la Industria de la Electricidad (E.T.U.) y la Asociación Nacional de Electricidad (N.F.E.A.) por el que a partir del primero de octubre de 1964 la semana de trabajo para los obreros de este sector será de cuarenta horas en lugar de cuarenta y dos. Un aumento de salarios de 14 chelines por semana a partir del próximo mes de julio se ha establecido. Este aumento será de 10 chelines y 6 peniques a partir de julio de 1964 y de 8 chelines y 4 peniques durante 1965. Estas ventajas constituyen una victoria del sindicalismo británico.

PARTICIPACION « RECORD » EN EL FESTIVAL CINEMATOGRAFICO DEL TRABAJO EN ISRAEL

Durante una semana, dieciocho países y tres organizaciones internacionales participarán en el IV Festival Internacional Cinematográfico del Trabajo, que se celebrará en Tel-Aviv del 5 al 10 de mayo. Hasta ahora hay inscritas 130 películas. Como es sabido este Festival está organizado por el Instituto Internacional del Cine del Trabajo, en colaboración con la Federación Sindical de Israel, « Histadrut ». Las películas serán seleccionadas por los miembros de un jurado que concederá trece premios para otras tantas categorías de películas tratando motivos distintos.

A la par que el Festival se darán tres conferencias: « La democratización de la cultura », por el profesor austriaco Senghofer; « El cine en los países en vía de desarrollo », por T. Bariniga, experto de la O.I.T.; y « La juventud y el cine », por un experto israelita.

P.S.O.E.

ROUEN

El 17 de marzo celebró esta Sección asamblea general ordinaria. Se examinó un importante orden del día que dio motivo a la intervención de numerosos compañeros. Se aprobó por unanimidad la gestión del Comité, como asimismo la de Tesorería. Para ayudar económicamente al Partido esta Sección hará un nuevo esfuerzo.

Se procedió a la elección de Comité, resultando reelegido el mismo, que está formado así: Presidente, Tomás Heredia; secretario, Julio Duque; y tesorero, Lamberto de la Cruz.—J.D.

U.G.T.

TARBES

Se convoca a los afiliados de esta Sección de la U.G.T. a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo día 21 de abril, a las diez de la mañana en primera convocatoria y a las diez y media en segunda.

El orden del día se encuentra, para consultar, en el local de costumbre. Se encarece la asistencia de todos los afiliados. — El Comité.

Artes y Letras.

"Picasso como problema y como misterio"

En torno a una conferencia

ES cosa muy notoria que, por lo que quiera que sea, el caso Picasso ha tomado estado universal suscitando las opiniones y aun las pasiones más diversas y contradictorias. Ha llegado, pues, a ser una realidad ese extraño fenómeno que por representativo o al menos sintomático, merece pararse sobre él la atención de quienes se interesen por el espíritu o carácter de la época actual.

De ahí que nos atrajera la conferencia que con el título "Picasso como problema y como misterio" desarrolló el pasado 22 de marzo, ante un auditorio de hispanistas, hispanizantes y españoles, en la Universidad de Toulouse, el ex rector de la de Madrid, don Pedro Lain Entralgo, con ocasión de haber sido investido doctor "honoris causa" por dicha universidad francesa. Nos interesaba tanto más la disertación del catedrático y académico, por el hecho de no ser un profesional del arte, ni siquiera en condición de crítico.

Haremos aquí un comentario sobre esta sugestiva interpretación del «fabuloso mundo creado por un hombre genial» que constituye la obra pictórica de Pablo Picasso.

Pocos artistas fueron tan discutidos como el pintor de "Guernica". Para muchos, Picasso sigue siendo un mistificador, sintetizando para otros la decadencia de nuestra época... Algunos opinan que su obra es la obra de un loco... Hay quien se indigna, hay quien se interroga... Pero hay también quien se entusiasma. En sustancia, nadie permanece indiferente.

Para Lain Entralgo, ya no existe el problema de saber si Picasso es o no un mistificador. El conferenciante no ha planteado ese problema, pues pertenece, por supuesto, a esa clase de hombres que delante de una obra desconcertante por la novedad de su expresión, no se contentan con rechazar y encogerse de hombros, sino que tratan de acercarse al mensaje del artista, no sólo con sus facultades intelectuales, sino con todo su ser, entregándose al "pasmo", que es «el primer movimiento ante la obra de este pintor», olvidándose de todas las lecciones del academismo y adoptando en definitiva una actitud humilde, siendo esta la clave esencial para penetrar en el arte auténtico de cualquier época.

Carácter metafísico de la obra de Picasso

El profesor L. Entralgo ha subrayado el carácter metafísico en la obra del pintor. Metafísica es, por supuesto, la actitud picassiana ante el mundo.

Existen pintores para quienes el bodegón se compone de objetos que sólo existen de un modo sensual: una manzana y un jarro pueden ser el pretexto de un cuadro agradable que satisfaga nuestro ojo, nuestro apetito estético y el concepto que tenemos muy arraigado de lo que son un jarro y una manzana. Son pintores de pura forma. El academismo, óptica fría y muerta, vive aún en la obra de muchos pintores modernos en busca de una belleza ilusoria y sin sustancia, vacía de significado profundo.

Pero la obra de Picasso pisotea el academismo y va más allá de lo sensual.

Los problemas de forma y de técnica son resueltos por Picasso de un modo magistral desde su tierna juventud. Este «radical e insatisfecho buscador de caminos nuevos» es más que un hábil artesano; su actitud ante el mundo es metafísica, pues Picasso, el más "realista" de todos los pintores modernos, se enfrenta con la realidad en cada uno de sus cuadros. Pero no se trata aquí de la realidad temporal de

un momento, amada de los pintores impresionistas, realidad ligada a una luz y una hora determinadas (véase la obra de Claude Monet), sino de una síntesis, de una visión total del mundo. Y aquí, el profesor Lain Entralgo nos ha dado una interesantísima definición de lo que es la mentalidad metafísica, que consiste, según él, en algo a la vez muy sencillo, muy grave y muy difícil, sea ver en cada parte el todo. Esta excepcional facultad es lo propio del genio creador de Picasso, cuyo ojo sabe ver y restituirnos, a partir de temas diversos, esa visión total del mundo.

Aquí el pintor se aproxima al poeta y al filósofo. Este nos enseña a pensar la realidad, aquél nos enseña a decirlo... El pintor nos enseña a verla, contribuyendo así a aumentar el conocimiento humano. «Sin Cézanne, dice el conferenciante, no hubiéramos aprendido a ver ciertos paisajes... Goya nos ha enseñado a ver las miradas de los españoles.» Los grandes creadores de la historia del arte son éstos que nos han hecho ver en la realidad cosas que sin ellos no hubiéramos podido nunca vislumbrar. Recordemos aquí aquel soneto de Góngora acerca del Greco, según el cual, la Naturaleza heredó del arte del pintor de Toledo.

Picasso, llevado por su portentosa actividad, ha agotado todas las técnicas gráficas y pictóricas, adoptando todos los materiales posibles, y al mismo tiempo todos los puntos de vista: el del niño, así como el del hombre primitivo... Con un sin fin de expresiones diferentes: indiferencia olímpica en ciertos cuadros, delicada ternura para con los niños, las cabras, las palomas...; pero también a veces, crueldad.

Cuando Picasso pinta una mujer de perfil con dos ojos, se trata también de una tentativa para acercarse a la realidad. Esa visión sintética (de cara y de perfil), esa tentativa para traducir un todo y un movimiento es una actitud metafísica para aproximarse a una realidad objetiva, para salir del espacio ficticio al cual nos han acostumbrado siglos y siglos de civilización clásica. Dejemos aquí hablar al mismo pintor:

«La enseñanza académica de la belleza —nos dice Picasso—, es falsa. Nos han engañado, pero hasta tal punto, que ya no podemos hallar ni una sombra de verdad. Las bellezas del Partenón, las Venus, las Ninfas, los Narcisos, son otros tantos embustes. El arte no es aplicación de una regla de belleza, es más bien aquello que el instinto y el cerebro pueden concebir independientemente de la regla.» (1).

Esos retratos de perfil con dos ojos, constituyen para muchos una broma. ¿Por qué no? A esa visión que es la de un niño libre de prejuicios, Picasso le añade un contenido irónico que forma parte de su manera de ver, pues, como lo ha subrayado Lain Entralgo, la broma también tiene su parte en la obra de Picasso.

«Picasso, añade el conferenciante, despedaza la realidad para saber lo que lleva dentro. Y tal vez, sabiendo que no lleva nada dentro... Sin dejar nunca de jugar consigo mismo, con la pintura, con las cosas, y aún con los contempladores de su propia obra.» Esta actitud del hombre que vive ensayando, esa perpetua "inquietud parturienta" (según Ortega y Gasset), esa búsqueda de caminos nuevos, es una actitud metafísica ante el mundo, y la hallamos en la obra de este burlón y dramático a la vez "ensayista del todo".

Carácter moral

La estética y la metafísica no bastan para dar cuenta de todo,

el alcance de la obra de Picasso. La agudeza de la visión del pintor le ha llevado a sentir brutal y sensiblemente el dolor de los hombres y ante todo el dolor no merecido.

Al presentarnos ese dolor como un escándalo, la obra de Picasso se hace protesta.

Ya en su época azul, en cuadros como "La mujer que plancha" se expresa todo el peso de la compasión del pintor para con los seres aplastados por una vida cruel. En ninguna de sus diferentes épocas, la obra de Picasso carece de sentido ético. Frente al dolor sin motivo, absurdo para hablar como Camus, la actitud picassiana como la del gran escritor fallecido es actitud revolucionaria, denuncia del dolor injusto considerado como una calamidad aniquilable.

Obra moral, pues, a través de la cual pasa "el hilo rojo de una sensibilidad exquisita y brutal", dice el conferenciante.

Pero, podemos añadir también, obra social, pues el mismo Picasso ha dicho que la pintura es para él "un instrumento de guerra ofensiva y defensiva contra el enemigo" (2).

Recordemos también la célebre anécdota ocurrida en Francia durante la ocupación alemana: Un oficial del ejército alemán fue a visitar al pintor. En el estudio había una reproducción del famoso cuadro "Guernica".

—¿Es usted quien ha hecho eso? —preguntó el alemán.

—No... Eso lo han hecho ustedes —contestó Picasso.

Arte comprometido, con sentido social, que añade al carácter estético y metafísico los problemas concretos e inmediatos de sus contemporáneos.

La conclusión del profesor Lain Entralgo acerca de esa actitud metafísico-moral, es que la obra de Picasso posee un carácter prerreligioso, no de una determinada religión. Debemos manifestar que esa explicación no la vemos muy clara. Al modo "agónico" de enfrentarse con el todo de la realidad de Miguel de Unamuno, el conferenciante opone el modo burlón de Picasso, siendo para él dos actitudes prerreligiosas. Ambos hombres han sido llevados por una asombrosa energía para encararse con los misterios del mundo. Pero el ansia de inmortalidad y la inquietud que caracterizaban a Unamuno no se hallan en la obra de Picasso. El carácter religioso de la obra del doctor de Salamanca no tiene nada común con esa visión pagana, materialista y burlona del pintor malagueño. Si la obra de Picasso posee un carácter religioso, es a nuestro parecer, en el sentido de la exaltación de lo humano. Y si tiene un sentido sagrado, será por su incesante búsqueda de la verdad. Y aquí sí que Picasso se emparenta con Unamuno, que definía así su religión: «Mi religión es buscar la verdad en la vida, y la vida en la verdad.»

«¿Cuánto tiempo me ha costado aprender a ser joven! Estas palabras pronunciadas por Picasso el día en que cumplía sus ochenta años fueron la conclusión del conferenciante, el cual insistió sobre el hecho de que la verdadera juventud consiste en ser capaz en cada momento de volver a pensar los problemas como si se plantearan por primera vez. Esta ha sido siempre la óptica de Picasso, "uno de los hombres claves del siglo XX"»

Carlos PRADAL

(1) Conversación con Christian Zervos (1935). Publicada por Pierre Seghers en "L'art de la Peinture", por J. Charpier & P. Seghers, París, 1957.

(2) "Picasso", por Maurice Raynal. Ed. Skira, Ginebra, 1953.

Crítica literaria

"ESTA NOCHE, CONCIERTO", por Leopoldo Hurtado.

He aquí una novela abigarrada y densa escrita en un estilo sobrio y con un dominio exacto del oficio, que describe la vida de un joven artista —un músico— norteamericano del tiempo en que vivimos. Un libro de más de doscientas páginas dedicadas a la descripción de la formación de una voluntad independiente que, en el protagonista, prima por encima de los graves y estúpidos prejuicios raciales y políticos tan desarrollados en la vida actual de yanquilandia. Entre ellos, el ciego e irritante "macarthismo" que persigue como enemigos de la libertad, de la democracia y de la patria a todo aquel que precisamente por mandato de la Constitución americana intente hacer uso de la libertad y de la democracia en la tierra donde se encuentra erigida, y creemos que hoy avergonzada, la estatua de la Libertad.

Por ello, y siendo muy interesantes los capítulos todos de la novela, resultan especialmente atractivos los de las relaciones de William con sus profesores y con sus compañeros de Conservatorio, con la ingenua Edith, que al final no resulta tan ingenua como parecía, y con el judío Marc, que además de judío y comunista es un gran violinista y un muchacho noble, sincero y generoso.

El tema mayor de la novela resulta del análisis extenso y

conciencioso de la música clásica, desde Beethoven a Debussy, y de Wagner a Ravel, en su enfrentamiento con los nuevos conceptos de la música moderna.

El personaje central es —ya lo hemos dicho—, un joven pianista norteamericano que tiene que huir de su patria acusado de comunista sin serlo y que pasa su vida dedicado a lograr imponer una interpretación personal de la música clásica en una Europa vieja de genios y de años, y que lo consigue a medias cuando sobreviene su derrumbe moral y el del evión que lo lleva al Canadá.

Tratándose de un libro que se desarrolla en ambientes musicales, es natural que desfilen por él el empresario egoísta y casi inculto; el profesor sabio, pero pobre y abnegado; la novia yanqui, primero ingenua y al final traidora; la marquesa vieja y llena de afeites y millones; la muchacha fácil que se entrega por lo que aquí se puede llamar "amor al arte", y la dama hermosa y avisada (acaso una variación dentro del tema), que sin ser una consumada doctora en las artes musicales, sí conoce lo suficiente a los artistas como para señalarles justo a tiempo la puerta de la calle.

Una novela densa y bien urdida en capítulos rebosantes de interés y escrita con mano hábil por el culto autor que es Leopoldo Hurtado.

Eulogio MUNOZ

ALES (Gard)

Conferencia de información

El domingo 24 de marzo se celebró en esta localidad una conferencia de información a cargo del compañero Pascual Tomás. Acudieron los compañeros de todas las Secciones del departamento y muchos compañeros de los departamentos siguientes: Vaucluse, Drôme y Ardèche. La sala resultó insuficiente para contener tanta concurrencia.

Presidió Constantino Díaz, quien invitó a los compañeros a que hicieran las preguntas que quisieran a Pascual Tomás, quien respondería y haría las aclaraciones pertinentes. Así lo hicieron los compañeros. Pascual Tomás, después de informar de los trabajos que realizan las Comisiones Ejecutivas y de contestar a las preguntas que le fueron formuladas, se extendió durante más de una hora exponiendo la situación política y la situación económica del Partido.

Extendernos en enumerar las intervenciones de los compañeros y la magnífica conferencia de Pascual Tomás sería ocupar muchas columnas de nuestro semanario. Nos limitaremos a resaltar la importancia y la necesidad de celebrar estos contactos entre los afiliados y la Comisión Ejecutiva. Al mismo tiempo, los jóvenes tienen la oportunidad de comprender mejor nuestra forma de trabajar por la liberación de España. A este respecto conviene señalar que en la sala estaban presentes muchos afiliados a las Secciones de las Juventudes Socialistas.

Congreso departamental del P.S.O.E.

Por la tarde se celebró el Congreso departamental ordinario del Partido. Abiertas las tareas del mismo por el presidente, es designada esta mesa de discusión: presidente, Pascual Tomás; secretario de actas, Domingo Imaz. Están representadas las secciones de Nîmes, Alés, Besseges, La Grand-Combe, St-Jean-de-Valerisclé y St-Jean-du-Gard.

Examinadas las cuentas por la Ponencia revisora, es aprobado por unanimidad el dictamen aprobatorio de las mismas.

El secretario del Comité explica que la gestión de éste está reflejada en la Memoria, y después de aclarar algunos puntos de la misma y dada lectura de los epígrafes que la componen, es aprobada la gestión.

El Congreso aprobó también las

proposiciones siguientes de las Secciones: Invitar a las Juventudes Socialistas del departamento para que designen representante en los Plenos departamentales. Que el Comité departamental convoque a los Grupos de Estudios Pablo Iglesias para que conjuntamente examinen los temas presentados para los trabajos de la Escuela. En relación con otras propuestas de la Memoria, después de examinadas y tras la intervención de varios compañeros, como los acuerdos tomados por los Congresos nacionales del Partido tan sólo los pueden modificar otro Congreso, las discusiones se limitaron a un cambio de impresiones.

Por aclamación fue reelegido el Comité departamental, compuesto como sigue: Presidente, Constantino Díaz Nevía; secretario, Emilio Iglesias; secretario Sindical y de Propaganda, José Mata Castro, y tesorero, Manuel Fernández Casas.

Teodoro Gómez, que desde Meyreuil (B-du-Rh.) había venido a la conferencia de por la mañana, y que presenció nuestro Congreso, pronunció unas palabras para saludar a los delegados en su nombre y en el de los compañeros de aquella Sección. Se clausuró el Congreso con la intervención de los compañeros representantes de las Juventudes Socialistas y del representante del Comité departamental de la U.G.T. J. M.

SOLIDARIDAD DEMOCRÁTICA ESPAÑOLA

TOULOUSE

Como en años anteriores, la Delegación en Toulouse del "Spanish Committee" de Nueva York, ha procedido a una distribución de viveres y metales a un gran número de enfermos e ancianos, refugiados españoles, residentes en esta ciudad.

Una vez más agradecemos a dicho Comité tal rasgo de solidaridad y, especialmente, a su activa delegada en Toulouse, madame Berta, que con tanto interés y acierto ostenta la Delegación del mismo.

Comité departamental de S. D. E. Toulouse.

IMPRIMERIE SPECIALE

28 - 30, Rue Sainte

MARSEILLE 1^a

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.
Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto
de la S. F. I. O.

LA FAIM

Par Arthur Gailly

EN matière d'introduction à ce douloureux problème que l'on tente de projeter, aujourd'hui seulement, au premier plan de l'actualité, on nous permettra de recourir à des références relativement récentes.

En effet, ce drame des drames humains est vieux comme le monde.

Il a pris un sens de plus en plus suraigu.

Pourquoi ?
Avant de donner notre avis, voyons d'abord ces références. C'était en mars 1959.

A l'occasion d'une campagne de solidarité lancée par nos organisations et la Coopération, en particulier, en vue d'aider les populations des pays sous-développés, nous avons parlé de la faim et existant à l'état permanent et touchant près de deux milliards d'individus sur les trois milliards que compte le monde.

Nous avons cité des chiffres. Sur 60 millions de morts par an, 40 millions meurent d'inanition.

Le pian, cette maladie qui ronge les os et rend infirme pour la vie, atteint 50 millions d'individus.

Le trachome rend aveugle plus de 100 millions de gosses. Il y a 900.000 lépreux.

Cent millions d'Africains sont menacés par le paludisme.

Java compte un médecin pour 17.000 habitants, l'Éthiopie un pour 176.000.

En Belgique, on en compte un pour 900 habitants...

Alors que la durée moyenne de la vie en Europe et aux États-Unis varie entre 65 et 70 ans, elle atteint à peine 27 ans aux Indes, où les enfants n'ont qu'une chance sur deux de vivre jusqu'à leur dixième année.

La cause principale de cette monstruosité réside dans le régime, dans le fait que toujours ces peuples ont été assujettis à des maîtres intérieurs ou extérieurs, qu'ils ont été des dupes exploitées par le colonialisme.

El profesor Giménez Fernández contra el partido único

Madrid (Reuter).—En una conferencia dada a los estudiantes de esta capital, el profesor don Manuel Giménez Fernández, catedrático de la Universidad de Sevilla y dirigente de un partido cristiano de izquierda, ha censurado el hecho de que en España haya sólo un partido político con derecho a ejercer actividad. Ha reclamado el reconocimiento de varios partidos y dicho que el Estado no debería tener derecho a decidir si un partido es legal o no.

También ha consignado que en un país que se enorgullece a sí mismo de sus creencias católicas, parece extraño que no puedan expresarse distintas opiniones, cuando el Concilio Ecueménico se ha caracterizado precisamente por esta misma diversidad. Ha precisado que teme al partido comunista cuando es ilegal, pero no cuando él puede sentarse en la misma mesa que los comunistas.

— LONDRES. — Des avoués agissant pour le compte du ministre britannique de la Guerre, M. John Profumo, ont rendu public hier, le communiqué suivant :
« M. John Profumo a donné des instructions en vue de l'ouverture immédiate d'une action en justice en France au sujet d'un article récemment publié dans la revue « Paris-Match ».

par un capitalisme international à la recherche de tous les profits, de toutes les richesses.

En une autre circonstance, au Parlement européen, à l'origine des événements du Congo, nous avons redit notre sentiment à ce propos.

Après la discussion du rapport de la délégation tripartite qui s'était rendue en Afrique et devant l'insuffisance des conclusions, nous n'avons pu nous taire.

Il nous a plu de souligner les causes profondes de la révolte du peuple congolais et de tous les pays colonisés et exploités.

Une fois de plus, nous avons mis en accusation ce régime qui a mis le Congo et d'autres colonies sous la coupe réglée de la haute finance et de la grosse industrie pour lesquelles le « colonisé » est l'esclave taillable et corvéable à merci, la main-d'œuvre à bon, très bon marché.

D'un point de vue général, ce qui était vrai alors, le reste aujourd'hui.

La faim martyrise et ravage les deux tiers de la population mondiale.

Deux milliards d'êtres humains sur trois en souffrent et en meurent.

La Chine et la Russie s'efforcent de s'en tirer par leurs propres moyens en prenant le mal à la racine.

Ces deux pays restent pourtant loin de compte et la grosse majorité reste réduite à la portion congrue.

D'autre part, les pays d'Afrique, du Moyen et de l'Extrême-Orient, l'Inde, les pays sous-développés comme on veut bien les appeler, connaissent une misère atroce qui dépasse les bornes de l'imagination.

La télévision a apporté, ces jours derniers, des spectacles bouleversants.

C'est à ces misères sans nom que l'on semble vouloir apporter un léger remède.

Les personnalités de tous les milieux, depuis le pape jusqu'aux chefs de gouvernements, en passant par des rois, jettent des cris d'alarme, lancent des appels à l'aide, à la pitié, à la charité.

Si les intentions sont louables, les résultats resteront fatalement maigres, sinon illusoire.

Même si le milliard d'individus qui ont du pain sur la planche ou à peu près quelque chose à se mettre sous la dent, aban-

onnaient 40 ou 50 % de leurs ressources au bénéfice de ceux qui meurent de faim, ce geste humanitaire de solidarité ne suffirait pas. Le mal s'atténuerait pour les uns et s'installerait chez d'autres.

En supposant ce rêve comme étant réalisable, combien de temps l'euphorie solidariste durerait-elle ?

Non, la charité et une manifestation de la plus haute humanité ne suffiraient pas.

On ne tue pas la faim avec des moyens empiriques.

CE QU'IL FAUT, C'EST UNE REORGANISATION UNIVERSELLE DES MOYENS DE PRODUCTION ET D'ÉCHANGE ET UNE REPARTITION JUDICIEUSE DES RICHESSES DE TOUTE NATURE.

Ne sont pas les richesses qui manquent. Le sol et le sous-sol, l'eau et le fond des mers sont susceptibles de nourrir le monde entier, quel que soit le nombre d'êtres humains.

Il suffirait que chacun, que tout être humain valide fasse son effort et reçoive la juste compensation de celui-ci, sans excès.

Hors cela, il n'y a point de salut.

Aussi longtemps que les hommes vivront, agiront en fonction de sordides intérêts, pratiqueront la loi de la jungle, il n'y aura rien de changé.

Le monde sera soumis aux méprisables appétits, aux rivalités, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au chaos.

Côte que coûte, les exploités briseront leurs chaînes, prendront tous les risques et recourront aux révolutions violentes, soutenues par les uns ou par les autres, au gré des intérêts et des ambitions abjects qui, fatalement, conduisent aux conflits internationaux.

La faim sera vaincue exclusivement par la juste économique et sociale.

A son défaut, ce sera, qu'on le veuille ou pas, qu'on le craigne ou non, la fin du monde.

Il faut, en effet, être fou pour croire que ces deux milliards d'individus se laisseront anéantir ou assassiner par la faim sans réagir avec la colère du désespoir et la soif de vengeance.

Des prières, de la charité, des collectes, si l'on veut.

Mais surtout des actes à la mesure des immenses nécessités.



HEUREUSES PERSPECTIVES

Par Jules Humbert-Droz

LES élections partielles de Grande-Bretagne sont catastrophiques pour le Parti conservateur au pouvoir. Non seulement il perd un nombre important d'électeurs, mais il est rejeté en troisième place là où les libéraux prennent part au scrutin.

Ces élections sont un baromètre qui indique clairement l'impopularité croissante du gouvernement Macmillan et de son parti. Les replâtrages gouvernementaux n'ont servi qu'à mécontenter certains groupes de tories, sans récupérer la confiance des électeurs.

Aux insuccès diplomatiques s'ajoute le chômage de 700.000 ouvriers dont la misère matérielle et morale augmente.

L'élection d'Harold Wilson à la direction du Labour Party a redonné confiance aux ouvriers, aux jeunes intellectuels, à tous ceux qui veulent un changement. Wilson est reçu aux États-Unis comme le successeur de Macmillan à la tête du gouvernement britannique et il sera bientôt reçu comme tel, au Kremlin, par Khrouchchev.

La Grande-Bretagne n'est pas seule à rejeter le conservatisme et à se tourner vers le socialisme. Dans l'Allemagne fédérale, les élections des divers Länder et de Berlin-Ouest démontrent clairement que la politique conservatrice d'Adenauer est sérieusement battue en brèche. Les scandales se sont succédés, compromettant les hommes au pouvoir.

La lutte pour le pouvoir des successeurs possibles du vieux chancelier n'est pas faite pour redonner confiance. Le Parti démocrate-chrétien accumule donc défaites sur défaites, car on ne peut parler de revers quand le parti gouvernemental perd non pas un ou deux sièges, mais d'un coup six comme il vient de le faire dans le Rheinland-Palatinat, où il détenait, avant les élections, la majorité absolue de cinquante-trois sièges sur cent députés.

Si Adenauer s'entête à rester chancelier jusqu'à sa mort, il risque fort de subir une cuisante défaite aux prochaines élections générales et il n'est pas sûr que son successeur puisse remonter la pente sur laquelle glisse le Parti démocrate-chrétien, si Adenauer se retire en automne.

L'heure de la socialdémocratie allemande approche donc aussi. On sait qu'en Suède, les socialistes ont récemment consolidé leur majorité aux dépens des conservateurs.

Le renouvellement du Parle-

ment italien, qui aura lieu prochainement, s'il confirmait la politique de « l'ouverture à gauche », marquerait une évolution identique du corps électoral. Le gaullisme serait alors isolé, aux prises avec sa politique nationaliste de grandeur dans la misère et les conflits sociaux.

L'Europe alors pourrait se faire dans des conditions politiques et sociales nouvelles, plus sympathiques et plus dynamiques qu'aujourd'hui, une Europe occidentale qui pourrait tendre la main à l'Europe de l'Est pour désarmer et bâtir la paix dont le monde a besoin, à condition toutefois qu'à Moscou on ne considère pas une Europe sous direction socialiste comme une dangereuse concurrence ou l'ennemi N° 1 et qu'à un dégel en Occident ne réponde pas un durcissement à l'Est.



La amenaza atômica

EL hombre que lanzó la primera bomba atômica hubo de ser internado en un manicomio, donde ha muerto recientemente. Su inteligencia y su corazón no pudieron resistir los 105.000 muertos y los 110.000 heridos de Hiroshima y de Nagasaki.

Ahora bien, la potencia de la bomba de agosto de 1945, que ha hecho 12.000 muertos por kilómetro cuadrado, es ridículamente floja comparada con los nuevos artefactos, porque la bomba atômica sirve actualmente de detonador a la bomba de hidrógeno, que es de cincuenta a dos mil quinientas veces más potente.

Jules Moch, que durante varios años ha sido delegado permanente de Francia en las conferencias sobre el desarme, exponía recientemente en un artículo aparecido en la « Revue Socialiste » los efectos desastrosos, de espanto, de esas nuevas armas:

« Basta indicar que una bomba de cincuenta megatones produciría efectos mecánicos quince veces más temibles que la bomba de Hiroshima, efectos caloríficos cincuenta veces más poderosos y que el peligro radioactivo se manifestaría, también, sobre una superficie mucho más grande. Innumerables incendios surgirían a 50 kilómetros del punto del impacto, quemaduras graves se producirían a 75 kilómetros. La zona de destrucción más intensa se extendería sobre una veintena de miles de kilómetros (aproximadamente tanto como la región de Valencia, N. de la R.); pero se ocasionarían heridas incurables o graves, lejos, en el exterior de esta zona. En otros términos, de veinte a treinta superbombas de este tipo bastarían para destruir prácticamente la vida en un país como Francia. »

Dos o tres bombas suprimirían una región como Cataluña y sus cuatro millones de habitantes. Esa es la perspectiva de una futura guerra mundial. Conviene recordar, de vez en cuando, la terrible amenaza que pesa sobre la humanidad. Los pueblos de todo el mundo no deben ahorrar esfuerzos hasta conseguir la prohibición y destrucción de las armas nucleares.

Comentario Hambre a discreción

« LA Semana Mundial contra el Hambre, que se ha celebrado, brinda oportunidad para ocuparnos de los problemas que la deficiente alimentación plantea en amplias zonas rurales de esta provincia. »

Así comienza su crónica el corresponsal de « ABC » en Guadalajara. Eso de que la idea de hambre «brinde oportunidad» para ocuparse de una provincia española, nos recuerda a aquél que escribía : « Aprovechando la circunstancia de que el Pisuerga pasa por Valladolid... »

Las sugerencias de esa oportunidad llevan al cronista a juzgar así la «dieta inadecuada» que siguen sus comprovincianos: « Se observa en ella un exceso de hidratos de carbono y grasas, frente a un déficit de elementos plásticos; es decir, de proteínas y calcio. Sobre todo, las proteínas animales, que son las de mayor valor biológico, brillan por su ausencia, en muchos pueblos, y en otros alcanzan un índice bajísimo. »

Después de las veladuras de ese cientifismo dietético, el corresponsal adopta ste lenguaje más claro:

« Una encuesta realizada por la Delegación Provincial del Servicio Escolar de Alimentación y Nutrición ha permitido comprobar en la aldea de Robredarcas, del partido de Atienza, que cada habitante consume anualmente 365 kilos de pan, frente a seis kilos de carne en el mismo tiempo; 75 huevos al año; pescado, nada; verduras, únicamente dos meses al año, y leche, solamente los niños pequeños y los

enfermos... Ni las verduras ni la leche, ni el pescado se toman en la mayor parte de los pueblos de la provincia. »

¿Consecuencias? Veámoslas:

« La falta de una dieta equilibrada da lugar a estados subcarenciales que, sin poder ser considerados patológicos, ocasionan un bajo rendimiento en el trabajo, la disminución del peso y de la talla, y, en fin, una serie de consecuencias de proyección económica y social. »

Así se expresa el cronista de una de las muchas provincias españolas; provincia que, como todas las demás, disfruta y respeta esa ya famosa paz que imponen las armas gloriosas que las dominan. Y eso, en el pleno goce de esas libertades que da el Caudillo. Entre ellas las hay tales que casi no existen en países más adelantados, como es la libertad de tener hambre. Tengan los españoles toda el hambre que quieran, pero dentro del orden; es decir, sin escandalizar. Pierdan de peso, disminuyan de talla, bostecen, emugren si pueden, dejen las proteínas para los turistas, pero calladamente. Libertad de hambre y hasta libertad de ideas, pero para sus adentros, sin decir las a nadie. Bien lo hace constar así el cronista : « No puede decirse, en realidad, que estas gentes pasen hambre... »

Claro, claro, ¡no puede decirse! No puede decirse... porque no lo permite la censura.

Pericles GARCIA